LA MANIE DES DRAMES SOMBRES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée à Fontainebleau devant Leurs Majestés, par les Comédiens François, sous le nom du Dramaturge, *le 29 Octobre 1776.*

Souvent je baille au Tragique Bourgeois,
Aux vains efforts d'un Auteur amphibie
Qui défigure & qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomene & Thalie.

(*Voltaire.*)



A PARIS,
Chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVII.
Avec Approbation.



AVERTISSEMENT.

CETTE *Piece a été jouée en un Acte à Fontainebleau ; on en trouva le sujet peu approfondi, & l'on desira des développemens dans l'intrigue & dans les caracteres. L'Auteur la refondit en entier, la mit en trois Actes, & sous cette forme il la croit plus digne des regards du Public.*





LETTRE

A UNE FEMME SENSIBLE.

JE vous ai vu pleurer, bien des fois, aux représentations du *Père de Famille*, du *Philosophe sans le savoir*, *d'Eugénie* & de quelques autres Pièces de ce genre. J'y ai pleuré moi-même à vos côtés. J'aurois bien choisi ce moment pour vous faire une déclaration, sûr que l'attendrissement que vous causoient des Héros imaginaires, auroit tourné au profit d'un amant très-réel ; mais il n'est pas aussi permis de vous déclarer son amour, qu'il est facile de le puiser dans vos yeux : on diroit que vous avez défendu à votre ame de partager les sentimens que vous faites naître, & que trop éprise pour des chimères, vous avez perdu le goût des réalités.

Née avec un penchant décidé pour tous les Arts d'imagination, & veuve, d'ailleurs, d'une homme qui vous aimoit tendrement & que vous n'aimiez pas moins, une moitié de votre belle saison est employée à déplorer sa perte, & l'autre à vous en consoler avec ces Enchanteurs brillans qui en-

dorment la douleur la plus vive. Ces mêmes yeux qui ont pleuré, le ſoir, à la repréſentation d'un Drame touchant, gardent, pour ainſi dire, une moitié de leurs larmes, pour les répandre, la nuit, ſur l'urne précieuſe où repoſent les cendres d'un Epoux. Avec un tel caractère, il eſt tout ſimple que vous aimiez les Pièces attendriſſantes & même funèbres: il eſt bien ſimple que celle dont la ſenſibilité a fait tous les plaiſirs, aime ce qui peut la réveiller dans ſon ame & lui procurer ces douloureuſes délices dont elle eſt avide. Pour moi, MADAME, quoique né avec une portion de ſenſibilité moins forte que la vôtre, cependant j'aime beaucoup les Pièces de ſentiment. Vous croyez, peut-être, que je veux rire, en diſant cela; non, MADAME, je ne plaiſante point. J'ai fait, il eſt vrai, une Pièce gaie contre les Pièces triſtes; mais n'importe; vous allez voir que ma conduite n'eſt pas en contradiction avec mes principes.

J'ai dit que j'aimois les Drames attendriſſans; & je ne m'en défends pas. Oui, MADAME, je les aime: mais je n'ai point voulu parler de ces farces ſépulchrales, où, pour me ſervir d'une expreſſion (*) de M. de *Voltaire: On joue à la boule avec*

(*) Je ne ſais point ſi M. *de Voltaire* s'eſt ſervi quelquefois de cette expreſſion en écrivant; mais je ſais bien qu'étant à Ferney, il m'a demandé; *Si ſur les Théâtres de*

des têtes de mort; où des Fossoyeurs de Cimetiere font de froides plaisanteries sur les crânes de leurs aïeux; où l'on voit des Spectres, des Revenans, encore couverts du drap mortuaire, venir faire des discours pathétiques aux assistans; où l'on prodigue les échaffauts, les cercueils, les potences, les coupes empoisonnées, & mille autres ressorts puériles de terreur, qui ne parlent qu'aux yeux & ne disent rien à l'ame. Tout cet attirail burlesquement lugubre du Théâtre de *Drurilane* fait à peine peur aux Enfans: deux beaux vers de *Crébillon* inspirent la terreur aux hommes.

Voilà les monstres Dramatiques, que je déteste, & que je voudrois étouffer, si j'avois la force d'Hercule. Les Drames que j'aime sont ceux où, sans le secours des machines dont j'ai fait mention, règne un intérêt profond, qui prend sa source dans le sujet & non dans les accessoires; ceux dont toutes les situations sont puisées dans la nature & offrent l'image fidèle de ce qui se passe, chaque jour, dans la société, où l'on peint la vertu aux prises avec le malheur, les combats de la première, ses sacrifices, quelquefois même ses foiblesses res-

---

Paris on jouoit encore à la boule avec des têtes de mort? & les mots qui échappent à ce grand Homme, dans la conversation, doivent être recueillis avec autant de soin, que ceux qu'il consacre dans ses écrits.

pectables, & preſque toujours ſon triomphe; où, par le récit de quelque action généreuſe, on réveille les idées de probité & d'ordre que la nature a gravées dans tous les cœurs. Voilà des tableaux vraiment faits pour plaire à toutes les ames honnêtes, un genre vraiment eſtimable & digne de toute ſorte d'encouragemens! *Térence* a fait de ces Drames: il n'a pas craint d'expoſer, ſur le Théâtre, des enfans au berceau; de placer même, derrière la ſcène, une femme au moment de l'enfantement, & de faire retentir ſes cris douloureux dans l'ame des Spectateurs. *Moliere*, dans *le Prince Jaloux*, a laiſſé voir une velléité de s'eſſayer dans ce genre. *Corneille*, dans *Don Sanche d'Arragon*, n'a pas dédaigné d'y réuſſir. *La Chauſſée*, *Deſtouches*, *Piron*, MM. *de Voltaire*, *Diderot*, *de Beaumarchais*, *Sédaine*, tous ces hommes-là, qui ne ſont pas ſoupçonnés de manquer de goût, tous ont fait des Drames attendriſſans; & c'eſt tant mieux pour la France, pour les ames ſenſibles & pour le Théâtre.

Je me ſouviens de vous avoir écrit il y a quelques mois une choſe qui vous déplût beaucoup. Je vous diſois, dans une de mes Lettres, qu'il arrive un tems, où, après avoir couru, pendant des ſiècles, pour attraper le *beau*, on arrive enfin dans le chemin du *vrai* qui eſt le ſeul qui y mène.

On fait bien des tours & des détours avant d'arriver à ce chemin; mais, une fois qu'on y eſt parvenu, toute autre voie eſt une route perdue. Ainſi, ajoutois-je, je crois que les barrieres qui ſéparent les genres ſont poſées depuis long-tems; ſi on les paſſe, on ne fait que s'égarer : il faut, malgré qu'on ait, ſe traîner ſur la route que nos Devanciers nous ont tracée; je crois qu'elle eſt le point précieux dont parle *Horace*. En vain quelques hommes fiers & hardis ont voulu nier cette vérité, & donner des exemples du contraire; leurs écarts infructueux ne font que leur prouver davantage la néceſſité des règles; leur impuiſſance eſt la réfutation de leur ſyſtême, & le ridicule qu'ils s'attirent, la punition de leur audace.

Ce paſſage vous mit fort en colère. Pour me punir, vous reſtâtes deux mois ſans m'écrire. Un jour, je reçus une Lettre, où vous me traitiez d'homme cruellement excluſif; d'homme fait pour ramper, toute ſa vie, dans le ſentier monotone des règles; d'eſclave timide qui ſe laiſſoit accabler ſous le poids de ſes fers. Après ce beau torrent d'injures, qui m'offenſerent bien moins que votre ſilence ne m'avoit affligé, vous ajoutiez, en me livrant à mon mauvais ſens, que j'étois un homme perdu, & que je ne ferois jamais que des Tragédies ou des Comédies. Cet anathême me fit ſourire,

& j'en ſouhaitai l'accompliſſement. A préſent, MADAME, que votre colère eſt paſſée, convenez que vous m'avez condamné ſans m'entendre. Lorſque je diſois que les barrières, qui ſéparent les genres étoient poſées, je comprenois, entre ces barrières, le genre ſérieux que vous aimez; j'en excluois, il eſt vrai, la *Tragédie Bourgeoiſe.* J'ai lu ce que M. *Diderot* a écrit ſur cette matière: je ſuis plein d'eſtime pour ſes talens, & d'admiration pour ſes écrits; mais je ne crois pas, qu'on doive entièrement adopter ſon ſyſtême; & voici les raiſons, bonnes ou mauvaiſes que j'en donne. La vie humaine n'eſt autre choſe qu'un mélange de peine & de plaiſir. Si une Pièce de Théâtre n'eſt que la repréſentation des choſes de la vie, il faut néceſſairement qu'elle offre des ſituations gaies & des ſituations triſtes; & comme cette alternative eſt l'état ordinaire de la plupart des hommes, il s'enſuivra, que le tableau qui préſentera le mieux cette alternative, ſera peut-être le plus naturel & le plus vrai, & celui où l'on aura le mieux employé les contraſtes qui font le charme de tous les Arts d'imagination, & qui même leur ſervent de baſe. Tel eſt le but auquel tendent les Pièces de ſentiment: donc elles doivent être placées dans l'intervalle qui ſépare la Tragédie de la Comédie; ces deux dernières ne pouvant pas réciproquement

empiéter ſur leurs droits, c'eſt-à-dire, la Tragédie n'ayant pas le droit de faire rire, ni la Comédie celui de faire pleurer, que ſera-ce donc qu'un Ouvrage de Théâtre qui excitera les larmes & le rire? Ce ſera ce qui n'a point encore de nom (*), & ce qui en mérite un quelconque, qui en déſigne le genre & en diſtingue l'eſpèce. Ce genre intermédiaire, d'ailleurs, a fourni des modèles, & a pu, par conſéquent, donner lieu à des règles & faire

---

(*) On eſt preſque convenu, de nos jours, d'appeller *Drames*, les Pièces qui tiennent le milieu entre la Tragédie & la Comédie: il me ſemble que ce nom générique, appliqué à une eſpèce particulière, peut jetter de la confuſion dans les idées *Pourceaugnac* eſt un Drame, auſſi bien que la *Thébaïde*. L'étymologie du mot le prouve; il vient d'un autre mot Grec, qui ſignifie *action*. Il vaudroit mieux, je crois, qu'on adoptât celui de *Romanédie*, qu'avoit inventé l'Abbé *Desfontaines*; il n'étoit ni dur à prononcer, ni ſujet à des équivoques. Puiſqu'on l'a rejetté, qu'on en trouve donc un qui exprime ce que l'on veut dire; ou bien lorſqu'on voudra parler d'une Tragédie bourgeoiſe, qu'on ne prononce point le mot *Drame*, ſans le marier à une épithète. C'eſt pour toutes ces raiſons que j'ai ôté, à ma Comédie, le titre du *Dramaturge*, qu'elle portoit. *Moliere*, qui n'a fait que des Drames plaiſans, eſt un *Dramaturge*, auſſi bien que *Prouſas*, qui n'a fait que des Drames ſombres. Pluſieurs perſonnes d'eſprit m'ont blâmé de ce changement; & ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt qu'elles n'ont jamais voulu convenir qu'il fût néceſſaire.

naître une Poétique qui lui fût propre, ce qui ſuffit pour qu'il puiſſe faire claſſe à part, pour être réellement un genre. Il n'en eſt pas de même de la Tragédie Bourgeoiſe; ne pouvant pas être définie, puiſqu'elle n'a point de différence avec un autre genre, qui eſt la Tragédie Héroïque; il eſt clair qu'elle n'eſt point un genre, mais une eſpèce & une eſpèce bâtarde, un ſauvageon ſtérile, qui ne mérite ni ſoins ni culture.

Pardonnez-moi, MADAME, toutes ces diſcuſſions arides; elles étoient néceſſaires, pour me faire entendre & pour me juſtifier. Je vais avoir recours aux exemples, dont le langage eſt moins obſcur que celui des raiſonnemens. La Tragédie Bourgeoiſe ne peut point être définie; ſi elle rentre abſolument dans la Tragédie Héroïque, s'il n'eſt point de Tragédie Bourgeoiſe, qu'on ne puiſſe rendre Héroïque, & de Tragédie Héroïque, qu'on ne puiſſe rendre Bourgeoiſe. Or, cela ne ſauroit être conteſté par perſonne. D'abord, je citerai *Phedre;* quel eſt le ſujet de cette Pièce? le voici: une Femme, d'une complexion très-amoureuſe, en l'abſence de ſon Mari, conçoit, pour ſon Beau-Fils, une paſſion illégitime; elle a le front de la déclarer: le jeune Homme, qui a des mœurs & dont le cœur eſt déjà plein, d'ailleurs, d'une paſſion qui n'a rien de déshonnête, ce jeune Homme, dis-

je, n'écoute qu'en frémiſſant les déclarations de ſa Belle-Mère. Celle-ci voit alors le crime dans toute ſa laideur : le remord l'écarte de l'abîme; la paſſion l'y pouſſe : ſa Nourrice profite de ce moment d'indéciſion pour l'y plonger tout-à-fait. Cette Epouſe malheureuſe laiſſe dénoncer le jeune Homme à ſon Mari, comme ſuborneur. Le Mari furieux, dévoue ce Fils perfide à la colère de Neptune : le Dieu entend ſa prière; il fait ſortir, de la Mer, un monſtre qui eſt cauſe de la mort d'Hyppolite. Cependant, l'innocence de ce dernier ſe découvre : on ſe rappelle ſa conduite & ſes principes ; on les compare avec ceux de ſon ennemie : la vérité perce, mais trop tard : l'innocent n'eſt plus; & la coupable, dont le remord s'eſt reſſaiſi avec plus de force, ſe fait juſtice par le poiſon. En ôtant le merveilleux, qui eſt à la fin de certe action, en ſubſtituant le Parlement à Neptune, l'Exécuteur de la Haute-Juſtice au Monſtre, une troupe de Records aux Gardes de *Théſée*, en faiſant de ce Roi un Bourgeois du Fauxbourg Saint-Antoine, de *Phedre* une Femme ſenſible plus que de raiſon, d'*Œnone* une de ces Commeres qui ſe plaiſent dans le déſordre & la tracaſſerie, & dont le modèle n'eſt pas rare, d'*Hyppolite* un bon jeune homme que le monde n'a pas encore corrompu, d'*Aricie* une jeune perſonne

qui ſort du couvent, de *Théramène* un vieux Domeſtique un peu moins bavard, en laiſſant, d'ailleurs, l'intrigue telle qu'elle eſt, en reſpectant même la ſubſtance de chaque ſcène, eſt-il un plus beau ſujet de Tragédie Bourgeoiſe? n'y aura-t-il pas, dans les deux Pièces, la même cataſtrophe, le même nœud, & à-peu-près la même expoſition? L'une & l'autre Pièce n'aura-t-elle pas les mêmes reſſorts, c'eſt-à-dire, l'amour, la terreur & la pitié? L'action de *Zaïre* ſe paſſe dans un Serrail. Qu'on la tranſporte, dans la maiſon d'un particulier; qu'on faſſe du Sultan un Tuteur bien amoureux, bien jaloux & bien violent; qu'on faſſe deſcendre, au niveau de ſa condition, les autres Perſonnages de la Pièce; qu'on établiſſe la plus parfaite analogie entr'eux & ſes acceſſoires; qu'on ſubſtitue la ſimplicité à la pompe; la vérité franche du langage ordinaire aux brillans phoſphores du ſtyle Oriental; quand on aura fait tous ces changemens étrangers au fond de la Pièce, qu'on l'intitule l'*Ecole des Jaloux;* qu'on la joue ſous des habits bourgeois & ſous le nom de Tragédie Bourgeoiſe; je prétends qu'il réſultera, de cette Pièce, les mêmes effets, les mêmes impreſſions, les mêmes tableaux & la même moralité. Chacun blâmera l'imprudente fureur de Monſieur Oroſmane, chacun plaindra Mademoiſelle Zaïre, &

dira, en retournant chez ſoi : ce Monſieur Oroſmane va un peu trop vîte, de croire Mademoiſelle Zaïre infidèle, ſur la ſimple lecture d'une Lettre qui n'eſt pas ſignée : pour moi, ſi jamais je ſoupçonne la vertu de ma femme ou de ma maîtreſſe ; je ne les tuerai qu'à bonnes enſeignes. J'ai dit qu'il réſulteroit, de cette Pièce, la même moralité, mais je ne crois pas qu'il en réſultât le même plaiſir pour les Spectateurs. La raiſon de cela, je la tairai : il eſt bon quelquefois de laiſſer deviner. D'ailleurs, je ne prétends pas que mes opinions faſſent loi ; je diſcute pour mon amuſement, & non pour l'inſtruction d'autrui : je ſuis trop jeune pour m'ériger en Ariſtarque ; loin de donner jamais des avis à perſonne, je recevrai toujours, avec plaiſir, ceux qu'on m'adreſſera ſur mes foibles productions ; & ma conduite prouvera, en tout tems, qu'en me livrant à la Littérature, je n'ai pas eu le deſſein de deſcendre dans une arêne pour y diſputer des Lauriers, mais, dans un verger agréable, pour y cueillir quelques fleurs. Pardonnez-moi, MADAME, cette digreſſion, quoique étrangère au ſujet que je traite elle n'eſt point déplacée ici, puiſque vous m'avez permis de rendre cette Lettre publique, & qu'il falloit faire revenir bien des perſonnes que je reſpecte, de l'opinion que leur avoient donnée de moi mes Eſſais Dramatiques. Je reprends mon

ſujet. En faiſant voir, par des exemples frappans, que, d'une Tragédie Héroïque on pouvoit faire une Tragédie Bourgeoiſe, j'ai prouvé, je crois, la poſſibilité de l'inverſe. Qui eſt-ce qui ne ſait pas, d'ailleurs, que différens Auteurs ont puiſé, dans les mêmes fonds, des ſujets de Tragédie Héroïque & de Tragédie Bourgeoiſe? Que l'Anecdote du Roman de Gilblas, intitulée, *le Mariage par vengeance*, a fourni des ſujets de Drames Sombres & de Drames Tragiques, ce qui eſt très-différent? Et qu'enfin le coup de marteau du *Philoſophe ſans le ſavoir*, revient abſolument au coup de canon d'*Adélaïde du Gueſclin?* Cela étant, je crois qu'il eſt un moyen très-sûr de guérir les gens qui ont la manie de faire des Tragédies Bourgeoiſes & des Drames Sombres. S'ils ont un beau ſujet de Drame qu'ils ne veuillent point perdre, un ſujet pris dans la Bourgeoiſie, ou même, dans une claſſe inférieure de citoyens; qu'ils changent le lieu de la ſcène, qu'ils ennobliſſent les Perſonnages: l'action ſe paſſe dans une Boutique, qu'ils la tranſportent dans un Palais: cela ne coûte rien. Leurs Perſonnages ſont des Laboureur ou des Marchands, qu'ils en faſſent des Princes ou des Rois; cela coûte encore moins: qu'ils leur prêtent un langage noble, éloquent, ſublime & conforme, en tout point, à leur rang & à leur ſituation; que

la pompe des acceſſoires réponde à la majeſté de l'enſemble; qu'ils faſſent enfin une Tragédie, dans le bon genre: alors, chaque choſe rentrera à ſa place; alors la Littérature ne ſera plus un cahos, mais un monde bien ordonné; dont toutes les parties ſymmétriquement contraſtées ſe répondront l'une à l'autre, avec mélodie, & formeront un tout diſtinct & harmonieux. Que dis-je, MADAME, je me trompe. Il régnera de la confuſion dans le ſyſtême dramatique, juſqu'à ce qu'on ait trouvé une échelle, ou chaque genre ſoit diſtingué, l'un de l'autre, par un intervalle marqué; c'eſt ce que *Fontenelle* avoit entrepris, dans la Préface générale de ſon Théâtre: ce qu'il dit, ſur le Drame en général, eſt lumineux; mais il n'a point aſſez approfondi ſes idées; c'eſt un Livre qu'il faudroit faire, là-deſſus, & non une Préface. Pour moi, ſi je travaillois jamais ſérieuſement, ſur cette matière, j'imaginerois une *chaîne* plutôt qu'une *échelle:* les diſtances ſont trop prononcées, ce me ſemble, dans cette dernière; elle détruit les rapports imperceptibles, mais réels, que les différens genres ont entr'eux. Cet inconvénient n'exiſteroit point dans la première. Au premier anneau de la chaîne tragique, je placerois le *terrible; Atrée & Thieſte* occuperoit cet anneau: dans le dernier, je placerois le *tendre;* & la *Bérénice* de *Racine:* je rem-

plirois l'intervalle qui ſe trouve entre *Atrée* & *Bérénice*, c'eſt-à-dire, entre le *terrible* & le *tendre*, par le *grand*, le *pitoyable* & les autres divers ſentimens qui peuvent trouver place entre ceux-là : immédiatement après *Bérénice*, commenceroit la *chaîne comique*, que je ſuſpendrois à la chaîne tragique : j'attacherois *Mélanide* au premier anneau ; & au dernier, *les Fourberies de Scapin*. Je ferois voir le peu de différence qu'il y a entre *Bérénice* & *Mélanide*, & comment, par une progreſſion presqu'inſenſible, des *Fourberies de Scapin*, on peut monter, d'anneau en anneau, juſques à *Atrée* & *Thieſte*.

Mais les partiſans de la *Tragédie Bourgeoiſe* me diront peut-être, avec ce ton exalté qui leur eſt commun: Vous ne faites pas attention, Monſieur, que, dans la Tragédie Héroïque, il faut peindre les Rois ; & qu'on prend des hommes privés pour Acteurs ; dans la Tragédie Bourgeoiſe, que ces derniers étant près de nous, nous intéreſſent beaucoup plus que les autres qui en ſont éloignés. Nous nous mettons aiſément à la place d'un Bourgeois ; nous n'oſons pas nous mettre à celle des Princes. Les rapports que nous avons avec le premier, nous le font aimer ; l'orgueil a iſolé le grand ; ce tyran de l'égalité a fermé la porte de communication que la nature avoit ouverte entre ſon

ame & la nôtre, & par où elles ſe parloient: Il eſt ſeul quoiqu'entouré d'un cortege nombreux; s'il ſouffre, les cris perçans de ſa douleur parviennent à peine à nos oreilles ; & s'il a du plaiſir , notre front tranquille & indifférent ne reflette point la joie qui a paru ſur le ſien: voilà de grandes phraſes; mais que prouvent-elles? Toutes les fois qu'on mettra ſur la ſcène un Prince malheureux, chacun des Spectateurs ne verra en lui qu'un homme; le malheur rapproche tous les états; le malheur dévore les diſtances que le haſard a miſes entre le puiſſant & le foible, & les précipite, pour ainſi dire, vers le même centre: la malheur r'ouvre entr'eux, cette porte de communication, que l'orgueil, il eſt vrai, ferme trop ſouvent. Le Comte de *Warvich*, en priſon, n'eſt plus un Seigneur de la Grande-Bretagne; ce n'eſt plus qu'un infortuné qui va périr: il n'a plus l'Ordre de la Jarretière, mais des fers aux pieds & aux mains; il n'a plus de Palais, mais une priſon : ſa Cour eſt une troupe horrible de Bourreaux, & l'échaffaut, où il va porter ſa tête, eſt ſon unique perſpective : voilà ſous quel aſpect attendriſſant, le Spectateur le conſidère; voilà pourquoi il le plaint & pourquoi il pleure. Un Bourgeois de la rue Saint-Honoré voit ſon fils dans *Egiſte*, qui eſt l'héritier préſomptif de la couronne de *Meſsène*,

aussi bien que dans *Saint-Albin*, qui est le fils d'un Bourgeois comme lui. Les *Sultans* ne sont pas même mes Cousins à la mode de Bretagne; & la mort de *Bajazet* me touche autant que s'il étoit mon propre Frere.

Il me reste à répondre à une question que vous m'avez faite, il y a quelque tems. Vous me demandiez : Si la Comédie sérieuse devoit être plutôt écrite en Prose qu'en Vers ? Plusieurs personnes prétendent qu'il faut l'écrire en Prose, vû qu'elle est plus à la portée de tout le monde ; & qu'une Pièce de Théâtre quelconque, étant la représentation de la vie ordinaire, doit conserver le costume, dans les habits & dans le langage. Je n'ai rien à dire contre cette observation; elle est aussi juste que fondée. Je ne rejetterai donc point les Comédies en Prose ; mais, à mérite égal, du côté de l'invention, je leur préférerai toujours celles qui seront en Vers. Quoiqu'on exige du naturel sur le Théâtre, on ne peut se dissimuler que ses plaisirs sont un peu de convention. Je sais bien que les hommes, dans leur conversation ordinaire, n'enchaînent point leurs pensées dans des douzaines de syllabes, ayant de deux en deux les mêmes finales, & un repos au milieu: je sais que ces douzaines de sillabes, toutes rangées uniformemément, sur des lignes harmoniques paralleles, fatiguent

fatiguent un peu l'oreille qui les entend ; mais cet arrangement donne du coloris & de la mélodie au langage : une belle penſée renfermée dans un beau Vers, devient ordinairement plus préciſe & plus énergique, c'eſt un diamant bien enchâſſé, un tableau précieux encadré avec goût, & ce mérite, ajouté à celui des difficultés que l'Auteur a vaincues pour me plaire, lui attire ſouvent mon admiration, & preſque toujours ma reconnoiſſance. On a beau crier contre la Poéſie ; on a beau dire que ſon joug eſt ridicule & inutile ; c'eſt elle qui fait tout le prix de quelques Ouvrages reſtés au Théâtre. Plus on ſurmonte d'obſtacles dans une carrière, & plus on embellit ſa victoire. J'ai vu un homme danſer ſur la corde avec des entraves aux pieds ; il me ſemble qu'il avoit bien plus de mérite que celui qui y danſe avec de légers eſcarpins.

Quel gré puis-je ſavoir à un Auteur, de prendre, dans un Roman, la première Anecdote intéreſſante qu'il y trouve, de la tranſporter ſur la ſcène ; de préſenter à mes yeux des perſonnages qui leur déplaiſent quelquefois, & qui charmoient mon imagination ; de leur faire débiter des tirades, des maximes, des exclamations ? Quel gré puis je lui ſavoir de tout cela ? Aucun, je penſe. Il m'a fait courir au Spectacle, pour y voir, en action,

ce que j'ai vu cent fois en récit dans mon Livre, ſans ſortir de mon cabinet. Quel fruit puis-je retirer de ſon travail? Aucun. La moralité eſt la même dans le Livre que ſur le Théâtre. Quels droits s'eſt-il acquis à mon admiration? Aucuns. Avec un peu d'*entente* du Théâtre, & le ſecours de mon Livre, j'en aurois fait autant que lui; mais s'il a revêtu l'Anecdote des atours de la Poéſie, ſi ſon ſtyle eſt pur, élégant, précis & harmonieux; j'oublie celui du Livre, eût-il les mémes qualités: je n'ai rien retenu de celui-ci; ma mémoire ſaiſit avidement une foule de jolis vers répandus, çà & là, dans la Comédie: ſi je n'y vois rien de neuf pour les ſituations, du moins, je ſuis dédommagé de cette diſette, par les graces du coloris. Peut-être, avec un travail opiniâtre, j'aurois pu en faire autant que lui; mais je ne l'ai point fait: je prends alors ma pareſſe, pour de l'impuiſſance; & le ſentiment de ma foibleſſe, joint au ſouvenir de ſes forces, lui rend mon eſtime & mon admiration. Je penſe donc, que la Comédie ſérieuſe ou larmoyante gagne, de toutes les manières, à être écrite en Vers. Ce genre n'étoit pas inconnu des Anciens. Un certain *Rhinton* a fait beaucoup de Pièces larmoyantes, qu'on nommoit *Hilarodies* ou *Hilarotragédies;* il n'eſt reſté, de lui, ni réputation, ni ouvrage: fatal exemple, pour les *Rhin-*

tons du ſiècle! Qu'ils négligent, après cela, de ſoutenir, du charme de la Poéſie, des Pièces qui, aſſez ſouvent défectueuſes par le fond, ne peuvent valoir quelque choſe que par les acceſſoires.

Ai-je le deſſein, en parlant ainſi, de déprimer le genre ſérieux? Non, certainement; mais il faut que je vous avoue mon foible. Quoique j'aime beaucoup les Pièces de *la Chauſſée*, j'aime cent fois mieux celles de *Molière*. Cette alternative de triſteſſe & de joie que j'éprouve, dans les Pièces de la Chauſſée, quoique naturelle, m'affecte moins agréablement que cette continuité de joie, que ce rire ſoutenu auquel je me livre dans les Pièces de Molière. La Chauſſée parle à mon cœur; Molière, à mon eſprit; celui-ci eſt bien plus difficile à charmer que l'autre à émouvoir. *Ariſtote* a donné des règles pour faire pleurer; il n'en a point donné pour faire rire. Molière auroit pu faire des Pièces, dans le genre de la Chauſſée: jamais la Chauſſée n'en eût fait dans le genre de Molière. L'un a plus de philoſophie; l'autre, plus de ſentiment. La Chauſſée ſemble n'avoir voulu qu'intéreſſer; Molière n'a cherché qu'à inſtruire; voilà pourquoi il a écarté de ſes tableaux, tout ce qui, en occupant le cœur, auroit pu diſtraire l'eſprit; tandis que l'autre a fait le contraire. Mais ne diriez-vous pas que je vais établir un parallele entre Molière & la Chauſſée?

Peut-il en exifter entre ces deux hommes? L'un étoit né avec beaucoup de fenfibilité & un befoin violent de la produire : l'autre avoit reçu du Ciel, le préfent fi rare du génie; & l'on eft tenté de croire qu'il étoit infpiré par un Démon. La Chauffée a peint les hommes dans telle ou telle circonftance de la vie ; fon tableau ne nous offre jamais qu'un inftant de fa durée. Molière a fi bien raffemblé, dans l'efpace étroit d'une repréfentation, tous les traits d'un caractère, que la vie entière de l'homme repréfenté, peut à peine fournir un trait qui n'y foit pas compris : l'inftant qu'il a choifi répond à tous les inftans, à tous les pays, à tous les âges. Quelle fimplicité dans fes plans, &, malgré cela, quelles combinaifons vaftes & profondes ! Quel choc heureux de fituations & de caractères! Dans fon ftyle, quelle force ! quelle énergie! quelle vérité! quelle abondance d'idées & quel heureux choix! quelle richeffe & quelle modération ! Comme fon dialogue eft naturel, fans être trivial! Comme il eft délicat & fin, fans être maniéré! Comme il eft purgé de ces grandes tirades à prétention, qu'on met dans la bouche d'un interlocuteur qu'on veut faire applaudir ! De ces lieux communs de Morale & de Métaphyfique, dont on furcharge une Pièce dépourvue d'intérêt, d'action & de comique ! On diroit que Molière,

quoique toujours applaudi par le Public, n'à jamais cherché à lui arracher un applaudiſſement : il a une foule de ſcènes, qui ſont des Drames complets, dans leſquelles on trouve une expoſition, une intrigue & un dénouement, & ces croquis, tout légers qu'ils paroiſſent, effraîent encore par leur perfection, l'homme audacieux qui voudroit en faire de grands tableaux; il admire, ſe déſeſpère, & ſes pinceaux lui tombent de la main. Tous les caractères que Molière n'a pas traités, il les a indiqués dans des vers qu'il a feint de jetter, au haſard, dans ſes Comédies; mais ces vers ſont des traits de lumière ſi vifs, ſi éclatans, qu'ils offrent le perſonnage dans tout ſon jour; ce ſont les derniers coups de ciſeau qui donnent la vie à la ſtatue. Après avoir lu le *Miſantrope* à *Boileau*, qui ſe récrioit ſur la beauté de cet Ouvrage, on prétend qu'il lui dit : *Vous n'avez encore rien vu.* Qu'auroit-il donc fait de plus, s'il eût tenu ce que ſembloit promettre ce peu de paroles? quel homme que Molière, s'il ſe fût ſurpaſſé lui-même! il auroit, à coup sûr, envahi d'avance tous les brins de laurier qui parent les têtes de *Regnard*, de *Brueis*, de *Dufreſni*, de *Piron*, de *Fagan*, de *Boiſſi*. Quelle gloire que celle où toutes ces célébrités ſeroient venues ſe perdre, comme des ruiſſeaux dans un large fleuve : quelle couronne que

celle qui eût été composée de toutes ces couronnes ! Remercions le Ciel qui n'a pas permis qu'il devint plus Grand. Réduits au plaisir stérile d'admirer, il nous eût fallut renoncer au desir si noble de produire. Ce Grand Homme, par les conquêtes qu'il eût faites sur ses neveux, eût rendu la vie bien amère à ces hommes singuliers que tourmente exclusivement le besoin sublime de la gloire : chacun de ses triomphes lui eût coûté plus d'une victime, & peut-être eût-il fait autant de malheureux qu'il a de partisans.

Je viens, sans y prendre garde, de faire un éloge pompeux de Molière : peut-être n'est-il plein que de lieux communs ; peut-être n'ai-je fait qu'y répéter ce qu'on avoit déjà dit, bien des fois sur ce Grand Homme. N'importe, mon cœur avoit besoin de ce soulagement, & je l'ai satisfait. Ce n'est qu'en louant ce qu'on admire & ce qu'on aime, qu'on adoucit, dans une ame ardente, ce que ces sentimens ont de pénible, lorsqu'ils y sont poussés à l'excès. Les Grands Hommes ont un ascendant si fort sur les esprits les plus fiers, que ceux-ci leur sacrifient tout jusqu'à l'amour-propre. J'ai mal loué Molière ; mais j'éprouvois un si grand besoin de le louer, que les intérêts de ma petite gloriole ont tous cédé à ce besoin impérieux, & que je ne me suis pas apperçu, qu'en

faiſant mal ſon apologie, je faiſois moi-même ma ſatyre. Ce n'eſt pas le ſeul tort que j'aie à me reprocher. La Chauſſée eſt votre Dieu : vous m'avez dit bien des fois que vous le préfériez à tous nos Auteurs Dramatiques. En faiſant le Panégyrique de Molière, j'ai eu l'air de vouloir renverſer les autels que vous dreſſez à la Chauſſée & de me moquer du culte que vous lui rendez; mon impiété vous a révoltée, ſans doute; & vous ne me pardonnerez pas un pareil ſacrilège : calmez votre courroux, MADAME, & rendez-moi votre eſtime. J'aime beaucoup Molière, il eſt vrai; mais comme tout le monde n'a pas ſon génie, & qu'il ſeroit injuſte & même cruel de l'exiger; je lis avec plaiſir un Drame intéreſſant & bien écrit, qui me rappelle mes devoirs, qui m'offre des tableaux touchans des vertus ſociales, & dont la cataſtrophe n'eſt point trop funèbre; & pour vous prouver que je ſuis ſincère, je me propoſe de vous envoyer, au premier jour, une Pièce de ce genre, que vous ferez jouer ſur votre Théâtre de Province, ſi cela peut vous amuſer. J'eſpère qu'un pareil procédé me fera pardonner, peut-être, mes opinions, & la trop longue Lettre que je viens de vous écrire.

Je baiſe bien les mains à votre petite Julie, beaucoup plus aimable que le plus beau Drame, quoiqu'elle n'ai encore que neuf ans.

PERSONNAGES.

M. DE PROUSAS.

DORIMENE, { Sœur de M. de Proufas, veuve d'un Négociant de Lyon.

SOPHIE, Fille de Proufas.

SAINFORT, Amant de Sophie.

SOMBREUSES.

CORNET, Secrétaire de Proufas.

PASQUIN, Valet de Sainfort.

ANDRÉ, Domeftique de Proufas.

PLUSIEURS DOMESTIQUES de Proufas.

La Scène eft à Paris, chez M. de Proufas.



LA MANIE DES DRAMES SOMBRES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

PASQUIN, SAINFORT.

SAINFORT, *remettant une lettre à Pasquin.*

Tu vois bien que j'ai dû te montrer cette Lettre.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

SAINFORT.

Souviens-toi de venir la remettre,

Dans une heure, au plus tard, au maître de céans :
A Proufas.

PASQUIN.

Oui, Monfieur. *(Il s'en va.)*

SAINFORT.

Attends, Pafquin, attends :
Je dois t'inftruire à fond. Pour faire ce meffage,
Il te faudra paroître en plus noble équipage.
Va-t'en de mes habits prendre le plus galant,
Le plus frais.

PASQUIN.

Oui, Monfieur. Sous cet habit brillant
Comme j'aurai bon air ! Il me refte à vous dire,
fur le nouveau projet que l'amour vous infpire ;
Quatre mots feulement.

SAINFORT.

Parle.

PASQUIN.

Si par hafard
De nos jeunes beautés j'attire le regard,
Cela peut arriver, fans être un homme à femmes ;
On eft d'une tournure à féduire les Dames.
Me pardonnerez-vous les infidélités
Dont je ferai la caufe ?

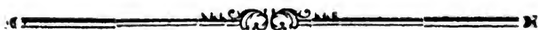
SAINFORT.

Eh ! quoi, vous plaifantez,
Alors qu'il faut agir ! Craignez, Monfieur le drole :

Si vous dites encore une ſeule parole,
De vous faire roſſer.

PASQUIN.

J'ai dû vous avertir
Des dangers qu'avec nous un maître peut courir.
A mes autres devoirs votre ton me ramène,
Et je cours m'habiller.



SCÈNE II.

SAINFORT, *ſeul.*

MADAME Dorimene,
C'eſt vous qui, pour ſervir mon amour innocent,
Avez imaginé ce détour peu décent,
Qui tournera peut-être à mon déſavantage!
Devois-je l'employer?..... Elle n'eſt pas trop ſage
Celle qui me conduit! Les graces du printems
Embelliſſent encor ſon front de quarante ans.
Mais ſon tic eſt de voir tout en couleur de roſe,
De croire étourdiment qu'on peut en toute choſe,
Soit qu'on ait bien ou mal diſpoſé ſes projets,
Sans paſſer par l'obſtacle arriver au ſuccès.
On eſt dupe ſouvent d'un ſemblable ſyſtême:
Je la vois, en ces lieux, s'avancer elle-même.
Elle eſt avec Prouſas armé probablement

De quelque Drame noir qu'en cet appartement
Il vient lire à sa sœur; car lire est sa manie;
Echappons une fois à cette tyrannie.



SCÈNE III.

DORIMENE PROUSAS.

PROUSAS, *un cayer à la main.*

Oui, Madame, malgré vos accès de gaité
Je vous soupçonne un fonds de sensibilité
Qui vous rend estimable.

DORIMENE.

Il faut, mon très-chere frere,
Renfermer avant tout cet écrit funéraire
Dans votre poche, car je vous déclare net
Que le Drame, aujourd'hui, n'est point du tout mon fait.
Raisonnons. Quoique j'aie une humeur assez vive,
Vous conviendrez pourtant que par fois il m'arrive
De raisonner.

PROUSAS.

Au moins une fois tous les ans.

DORIMENE.

Oui, j'extravague assez tout le reste du tems.
Je le sais,

PROUSAS, *met ſon cayer dans ſa poche.*

J'allois faire une bévue inſigne
De lui lire mon Drame; elle en eſt bien indigne.

DORIMENE.

Votre ſyſtême eſt faux autant que dangereux.
On vous traite par-tout de fou, de rêve creux,
Qui veut, renouvellant une ancienne héréſie,
De la Scène bannir l'aimable Poéſie,
En chaſſer les Héros, les Princes & les Rois,
Pour leur ſubſtituer d'inſipides Bourgeois,
Qui ne veut pas ſur-tout rire à la Comédie.

PROUSAS.

Savez-vous que le rire eſt une maladie?
Qu'à nos muſcles il cauſe une contraction,
Qui peut troubler du ſang la circulation?

DORIMENE.

Il vaut donc mieux pleurer?

PROUSAS.

Je pleure avec délices
Quand je ſuis attendri. Les ris ſont mes ſupplices.

DORIMENE.

Et moi, je ris beaucoup & je me porte bien.

PROUSAS.

Je prétens vous guérir.

DORIMENE.

Monſieur, n'en faites rien;
C'eſt bien avec raiſon qu'alors on pourroit dire

Que le rire eſt un mal dont le remede eſt pire.

PROUSAS.

Je ſais que lentement perce la vérité;
Mais tremblez! Quelque jour juſtement irrité
De ne pas m'attirer plus d'un panégyriſte,
Je veux lâcher un Drame & ſi ſombre & ſi triſte,
Que je me flatte, grace à mes pinceaux ſavans,
Long-tems après ma mort d'effrayer les vivans.

DORIMENE.

Avec tous vos écrits & leur lugubre charme,
Vous ne pourrez jamais m'arracher une larme;
Il n'eſt que la gaité qui donne de beaux jours,
C'eſt moi qui vous le dis. Mais changeons de diſcours.
Vous ſavez que Sainfort, épris de votre fille,
N'aſpire qu'au bonheur d'être de la famille.
Sainfort a dans le monde une exiſtence, un nom;
Voulez-vous le choiſir pour votre gendre?

PROUSAS.

Non.

Ne m'en parlez jamais.

DORIMENE.

Il a de la figure,
De l'eſprit, tout cela m'eſt d'un heureux augure.
Pourquoi le refuſer?

PROUSAS.

C'eſt qu'il a la fureur
De me contrarier toujours avec aigreur;

Que ſes opinions antiques paradoxes,
En matière de goût ne ſont pas orthodoxes;
Que néanmoins il veut toujours avoir raiſon;
C'eſt qu'il apporteroit le trouble en ma maiſon;
Qu'il lit ſouvent des vers, que même il en compoſe,
Loin d'étendre avec moi l'empire de la Proſe;
Que c'eſt une homme enfin que Racine a gâté.

DORIMENE.

On a donc l'eſprit faux & le goût frelaté,
Pour admirer Corneille & pour aimer Racine!
Sur cés grands Ecrivains quel démon vous faſcine?
Le public les adore.

PROUSAS.

Et le Public a tort.
Mais ce qui juſtement me fait haïr Sainfort,
C'eſt que je l'ai vu rire aux endroits pathétiques
D'un Drame le plus noir de mes Drames Tragiques,
Tandis qu'il eſt d'un beau vraiment ſi ſépulchral,
Que même des Anglois par fois s'y trouvent mal.

DORIMENE.

Eh! bien; de ſa gaité pourquoi lui faire un crime?
Il peut avoir pour vous la plus ſincère eſtime;
Et fidele aux devoirs par l'amitié preſcrits,
Se moquer quelquefois de vos graves écrits,
Il ſait vous diſtinguer, Monſieur, de vos ouvrages.

PROUSAS.

Comme ils ſont mes enfans, je reſſens leurs outrages;

La critique ſur moi fait rejaillir ſes coups.
Pour ma fille, en un mot, j'ai fait choix d'un époux
Que je dois préférer à Sainfort, votre idole.
Je veux un gendre, moi! qui, ſifflant l'art frivole
De qui tout le mérite eſt d'arranger des mots,
Qui ne peuvent flatter que l'oreille des ſots,
Mette en tous ſes diſcours un déſordre ſublime,
Qui ſoit ainſi que moi ligué contre la rime,
Sente ce que je vaux & répande par tout
Que je ſuis un grand homme & que j'ai ſeul du goût.
Et ce gendre eſt tout prêt.

DORIMENE.

Et le nom de ce gendre
Eſt-ce un ſi grand ſecret qu'on ne puiſſe l'apprendre?

PROUSAS.

Vous ſavez que des nœuds d'une tendre amitié,
Depuis long-tems Sombreuſe eſt avec moi lié,
Que tout nous réunit, les goûts, les habitudes,
Et que nous avons fait enſemble nos études.
De ma fille à ſon fils je deſtine la main.

DORIMENE.

Je ſais que vous couviez ce projet inhumain;
Mais je ne croyois pas que votre ame inſenſée,
Pût de l'exécuter concevoir la penſée.
Ce Sombreuſe, à Lyon, m'a jadis fait la cour.
C'eſt du fils que je parle. Après que, ſans retour,
Le ſort m'eût enlevé l'époux que je regrette,
J'étois

J'étois encore assez digne de la fleurette ;
J'étois riche, sur-tout, c'est le plus positif.
Car, comme vous savez, Commerçant très-actif,
Mon époux m'a laissé des biens en abondance.
Mes attraits, ma fortune & mon indépendance
M'attirerent bientôt mille vœux différens.
Sombreuses, des premiers, m'apparut sur les rangs ;
D'un air, où j'apperçus moins d'amour que d'adresse,
Il me fit un beau jour l'aveu de sa tendresse.
Je l'écoutai d'abord ; mais le voyant après
Epris de mes trésors plus que de mes attraits,
Je lui signifiai, d'une façon très-claire,
Qu'un amant tel que lui n'étoit point fait pour plaire.
Je le congédiai sans regret, & je croi
Qu'il convient à ma niece encore moins qu'à moi.

PROUSAS.

Il faut qu'à l'épouser pourtant elle s'apprête.

DORIMENE.

C'est le fils très-obscur d'un bourgeois qui végête.

PROUSAS.

Quel est son caractère?

DORIMENE.

Il courtise avec soin
L'homme dont il espere un jour avoir besoin,
Aime l'or à l'excès, ne prend jamais pour guide
D ns sa moindre action, que cet amour sordide ;
Pleurant si vous pleurez, riant si cela plaît;

Et vrai Caméléon pour ſon propre intérêt.

PROUSAS.

Je veux, malgré cela, qu'il épouſe ma fille.

DORIMENE.

Pour vouloir l'introduire ainſi dans la famille,
Il faut que vous trouviez d'invincibles appas
Dans l'amitié du père.

PROUSAS.

Et ne ſavez-vous pas
Qu'à Lyon, tous les ans, il fait jouer mes Drames?
Qu'il y fait fondre en pleurs les hommes & les femmes,
En donnant le premier l'exemple d'y pleurer?
Qu'en ce moment peut-être il y fait admirer
Mon ſavoir, mes talens, & qu'ainſi mon nom vole
Par lui, par ſon ſecours, de l'un à l'autre pôle?

DORIMENE.

Jamais je n'en ſus rien. Son ſtratagême eſt tel,
Qu'à l'inſu du Public il vous rend immortel.
Connoiſſez-vous ſon fils?

PROUSAS.

Non : mais je conjecture
Que vous l'avez mal peint. A la ſeule lecture
Des Lettres qu'avec ſoin tous les mois il m'écrit,
Je vois qu'il eſt rempli de raiſon & d'eſprit.
Il m'apprend le ſuccès, qui certe n'eſt pas mince,
De mes Drames, alors qu'on les joue en Province,

Pour ce jeune homme ils ont de ſi puiſſans appas,
Il les vante ſi fort, que je ne conçois pas,
Lorſque je veux compter les beautés qu'il leur prête
Comment j'ai pu trouver tout cela dans ma tête.
Mais je crois que peut-être il arrive ce ſoir.
Allez donc, s'il vous plaît, pour le bien recevoir
Faire tout préparer.

DORIMENE.

Puiſqu'il ſait vous ſéduire,
(*A part.*)
Je vais tout préparer, pour le faire éconduire.
Cela ne ſera pas très-difficile.

PROUSAS.

Eh! bien:
A quoi rêvez-vous donc en ce moment?

DORIMENE.

A rien.



SCÈNE IV.

CORNET, PROUSAS.

PROUSAS.

EH, bien: avez-vous lu ces Journaux, ces Gazettes?

CORNET.

Hélas! oui.

PROUSAS.

La moisson sera des plus complettes;
Sans doute ils sont remplis de noirs événemens.

CORNET.

Hélas! non: l'on n'y voit que des contes plaisans.

PROUSAS.

Une telle disette a lieu de me confondre,
Quoi! rien de remarquable à l'article de Londre?
Les Anglois cependant.......

CORNET.

Hélas! les pauvres gens
Ont bien dégénéré depuis un certain tems.

PROUSAS.

Qu'est-ce à dire?

CORNET.

Ah! Monsieur, l'altiere politique
Remplace tout à fait leur manie héroïque.
Tous des crimes bourgeois viennent de se lasser;
Aucun d'eux ne se tue, ils aiment mieux penser.

PROUSAS.

Et l'article Paris?

CORNET.

Quelle idée est la vôtre?
Il est en accidens moins fertile qu'un autre.
Le François vit au sein des plaisirs & des jeux,

Voulez-vous qu'on ſe tue alors qu'on eſt heureux?

PROUSAS.

Eh, quoi! pas ſeulement un petit ſuicide?

CORNET.

Pas le moindre.

PROUSAS.

Tant pis. Quelque beau parricide
M'auroit fait grand plaiſir. Point de rapt, de viol,
Pas un aſſaſſinat?

CORNET.

Pas ſeulement un vol.

PROUSAS.

Les tems ſont bien mauvais.

CORNET.

Jadis pour leurs maîtreſſes
Qui ne leur rendoient pas tendreſſes, pour tendreſſes,
Les amans ſe tuoient, & les maris jaloux
Autour de leur logis, rodant comme des loups,
Plus d'une fois, ſuivant leur noire phrénéſie,
D'immoler leurs moitiés avoient la fantaiſie;
Tout eſt changé. Les mœurs ſont des progrès affreux,
Tout dégénere enfin dans ces tems malheureux;
Autant que les amans les maris ſont paiſibles.

PROUSAS.

Point de ces noirs duels aux champions ſi nuiſibles

Qu'ils en meurent tous deux ? Point d'empoisonnement ?

CORNET.

On parle à ce sujet d'un triste événement.
Je vous aurois déjà raconté cette histoire ;
Mais je n'ai pas jugé qu'elle fût assez noire
Pour fournir le sujet d'un drame régulier.

PROUSAS.

Quelle est-elle ? Voyons.

CORNET.

Le trait est singulier.
Un Pâtissier cruel, condamné par un juge,
Qui, dans sa cause étoit son unique réfuge,
Au Magistrat, pour prix de sa sévérité,
Envoie un beau matin un suculent pâté.
Les doux parfums & l'or de sa croûte arrondie,
Annonçoient qu'il étoit venu de Picardie ;
Déjà le fer avoit échancré ses contours,
Et de son vaste sein parcouru les détours.
Tout-à-coup un feu sourd circule dans les veines
De tous les conviés, dont les clameurs sont vaines ;
Le morceau dans la bouche, ils tombent expirans,
La mort frappe à la fois le Juge & ses enfans.
Oh ! funeste dîner ! Le pâté redoutable
Etoit empoisonné.

PROUSAS, *avec enthousiasme.*

Pâtissier détestable
Que tu vas inspirer de sublimes terreurs!
Que ce fonds peut prêter à de belles horreurs!
Ah! comme avec plaisir dans un Drame tragique,
Je m'en vais l'habiller d'une Prose énergique!
Figurez-vous ce Juge armé d'un long couteau,
Entr'ouvrant le pâté qui lui sert de tombeau!
Quel sujet! Beni soit le Ciel qui me l'octroye!
Ce sublime pâté vaut le cheval de Troye.
Il vaut seul l'Enéide. Allez, Monsieur Cornet,
Ne perdez pas de tems, allez me mettre au net
Une histoire à la fois si neuve & si touchante.
Allez.

SCÈNE V.

PROUSAS, *seul.*

En vérité la trouvaille m'enchante!
Ce sera mon chef-d'œuvre.





SCÈNE VI.

SAINFORT, PROUSAS.

PROUSAS.

Ah ! vous voilà, Monſieur,
Eh ! bien : vous voulez donc mourir dans votre erreur !

SAINFORT.

En moi, plus que jamais, cette erreur prend racine :
Hier je vis jouer la Phèdre de Racine,
Et ſon ſtyle à la fois brûlant & langoureux,
Toujours de l'art des vers me rend plus amoureux.

PROUSAS.

Cette Pièce, ſans doute, auroit quelque mérite,
Si l'Auteur plus adroit en proſe l'eût écrite.

SAINFORT.

Ainſi je vous verrai toujours vous eſcrimer
Contre l'inſtinct charmant qui nous porte à rimer.
Je ne conçois plus rien à cette phrénéſie ;
Mais vous, qui déteſtez ſi fort la Poéſie,
Qui trouvez le Poëte & ſon eſprit pervers,
Jadis, s'il m'en ſouvient, vous avez fait des vers.

PROUSAS.

Oui, Monſieur, j'en ai fait, mais j'étois dans un âge

Dont le goût rarement eſt l'heureux appanage:
On doit de la jeuneſſe excuſer les eſſais.
Mais par bonheur encor ces vers ſont ſi mauvais,
Ils ont tellement l'air d'une Proſe rimée,
Qu'ils ne pourront jamais ternir ma renommée.
Il ſemble que déjà, liſant dans l'avenir,
Je voyois ce qu'un jour je pouvois devenir;
J'ai reconnu mes torts & d'une voix hardie,
J'ai ſifflé hautement l'auguſte Tragédie,
Et par-tout exalté le Drame larmoyant.

SAINFORT.

Par ſa facilité ce genre eſt attrayant,
Mais qu'une nation agréable & polie
Puiſſe adopter jamais ce bâtard de Thalie,
Je ne le penſe pas.

PROUSAS.

C'eſt pourquoi je la plains.
Que m'importent à moi les Grecs & les Romains?
Savez-vous ſi des mœurs de ces Peuples Antiques,
Nous avons des tableaux fideles, authentiques?
Croyez-vous ces menteurs qu'on nomme hiſtoriens?
Quant à moi j'aime mieux, laiſſant les Anciens,
Et de leur mauvais goût mépriſant les Apôtres,
Peindre ce que je vois que ce qu'ont vu les autres.

SAINFORT.

Ainſi donc, chaque objet qui frappera vos yeux

Vous prêtera le fond d'un Drame sérieux?
Tout vous paroîtra bon.

PROUSAS.

Oui, bravant le ſcandale,
Je veux aller chercher mes héros à la Halle;
Et ſi l'on me chicane, armé de mes pinceaux,
Je ferai plus; j'irai juſqu'en des Hôpitaux.

SAINFORT.

Cela ſera touchant!.....

PROUSAS.

Aveugles que nous ſommes!
Et les Pauvres, Monſieur, ne ſont-ils pas des hommes?
Pourquoi n'oſeroit-on peindre ces bonnes gens?
Il n'eſt rien ici bas de vil que les méchans.

SAINFORT.

J'en conviens. A mes yeux le Peuple eſt reſpectable,
Et chez lui bien ſouvent il eſt très-véritable
Qu'on trouve des vertus comme parmi les Grands,
Mais, étant éloigné, Monſieur, de ces hauts rangs
Où lui-même a placé l'idole qu'il contemple,
Sa conduite ne peut devenir notre exemple.
Dans un Drame bien noir le tableau de ſes mœurs
Pourroit nous révolter ſans nous rendre meilleurs.
Il faut que ſur les Rois autrement l'on raiſonne;
Les fautes d'un manant ne corrigent perſonne.

Celles des Souverains nous ſervent de leçons.
Ainſi des chaſtes Sœurs les Doctes nourriſſons,
Sur leurs Luths raviſſans, ſur nos brillans Théâtres,
Doivent plutôt chanter des Princes que des Pâtres.

PROUSAS.

Qu'ils chantent, c'eſt fort bien : je n'en puis faire autant.
Mais les Rois d'autrefois, eux qui vous plaiſent tant,
Pour dire, *je vous aime*, employoient-ils l'emphaſe?
Avoient-ils l'art de coudre au bout de chaque phraſe
Une rime & l'ennui de ſes doubles refreins?
Parloient-ils à leurs gens en Vers Alexandrins?
Ne ſuivoient-ils en tout qu'une ſotte méthode?
Et faiſoient-ils l'amour comme l'on fait une Ode?

SAINFORT.

Non : je crois qu'ils parloient ainſi que des Bourgeois.

PROUSAS.

Pourquoi de l'art des vers me vanter donc les loix.

SAINFORT.

C'eſt qu'à l'eſprit, Monſieur, il offre en traits de flâme
Le tableau le plus vrai des paſſions de l'âme,
Suivant que ſes tranſports ſont violens ou doux,
Qu'elle goûte la joie ou reſſent le courroux,
Le vers doit tour-à-tour, ou rapide, ou tranquille,

Au lent ſpondée un frein, des ailes au dactile,
Et par les ſons heureux dont on le ſait remplir,
Il décrit notre peine ou peint notre plaiſir.
L'uniforme couleur du langage ordinaire
Ne laiſſe dans l'eſprit qu'une trace légère
Qui s'efface bientôt par de nouveaux objets;
S'il s'y gliſſe une fois le vers n'en ſort jamais,
Tant des expreſſions la marche cadencée
D'un charme inconcevable embellit la penſée.

PROUSAS.

Quel plaiſir trouvez-vous à voir un vieux tyran,
De ſa jeune captive ennuyeux ſoupirant,
D'une odieuſe main ſécher ſes tendres larmes?
Que dites-vous? Voyant la douleur, les allarmes,
De ce charmant objet portant par-tout ſes pas,
Pour ſauver ſon amant que l'on ne tuera pas?
Et ces poignards levés & ces Gardes ſi bêtes;
Qui ſont, au moindre mot, prêts à couper des têtes?
Et cette belle Reine aux yeux baignés de pleurs,
Qui, n'appercevant plus de terme à ſes malheurs,
Retire de ſa poche une dague poſtiche,
Et ſe donne la mort en coupant l'hémiſtiche?
Et ces poiſons qu'on boit avec ſécurité,
Toujours l'illuſion pour la réalité?

SAINFORT.

L'illuſion, Monſieur, malgré votre ſyſtême
Sur nos moindres plaiſirs jette un charme ſuprême;

A travers le tiſſu de ſon leger bandeau
L'objet le plus hideux quelquefois ſemble beau.
Et de nos ſens enfin la fantaiſie eſt telle
Qu'ils préferent ſouvent l'image à ſon modele.

PROUSAS.

Amant de la nature & de la vérité
Je hais la main qui veut couvrir leur nudité.

SAINFORT.

Mais il eſt des objets que votre ame idolâtre,
Qui pourroient juſtement dégoûter au Théâtre.

PROUSAS, *avec couroux.*

Job plairoit ſur la ſcène avec ſes pôts caſſés.

SAINFORT, *ſouriant.*

Eh! bien, que ſes malheurs par vous nous ſoient
tracés!

PROUSAS.

Un jour cela viendra: laiſſez, laiſſez-moi faire,
Et vous ſerez toujours borné dans votre ſphere,
Tant que vous ne ſuivrez que vos opinions.
A propos, en dépit de tant de viſions,
Et-il bien vrai, Monſieur, que vous aimez ma fille,
Et que vous prétendez entrer dans ma famille?

SAINFORT.

Oui: j'adore Sophie, & mon plus vif deſir
Eſt que vous conſentiez enfin à nous unir;
C'eſt pour vous demander la grace que j'eſpere
Qu'ici je ſuis venu.

PROUSAS.

C'eſt envain que d'un père
Vous croyez l'obtenir, n'y comptez point du tout.

SAINFORT.

J'ai des mœurs, un état......

PROUSAS.

Je veux qu'on ait du goût,
Et de plus, je prétends, qu'on m'en donne la preuve.

SCÈNE VII.

ANDRÉ, SAINFORT, PROUSAS.

ANDRÉ.

On vient en ce moment d'apporter cette épreuve
De votre nouveau Drame.

PROUSAS, *prenant la feuille.*

Il eſt tems en effet.

SAINFORT.

Si vous vouliez, Monſieur......

PROUSAS, *mettant ſes lunettes & parcourant l'épreuve.*

Mais on n'a jamais fait
Avec cet Imprimeur, il eſt incorrigible.

SAINFORT.

Il ne m'écoute pas. (*Il ſort avec humeur.*)

PROUSAS.

C'eſt inintelligible.

Le ſang coule. Animal ! je n'ai pas dit cela.
Le ſang en longs ruiſſeaux couloit par-ci par-là:
Cette phraſe du moins fait image. *Les crimes*,
La foudre, *le trépas*, *les enfers*, *les abîmes:*
Tous ces mots ſont omis ; & cependant c'eſt d'eux
Que naît tout l'intérêt : cela n'eſt pas douteux.
Il n'aura pas encor retranché, je l'eſpere,
Les *Dieux!* les *Ah!* les *Ciel!* les *Mon Fils!* les
Mon Père!
Il ne peut ignorer qu'on peint les paſſions,
Sur-tout en variant les exclamations.
Comment ! Je n'en vois point ? S'eſt-il mis dans
la tête
De me corriger, moi !.... Peſte ſoit de la bête.
Et les points, où ſont-ils?..... Quoi ! malgré tous
mes ſoins,
N'apprendra-t-il jamais la Science des points ?
Les points au ſentiment ſervent de thermomêtre,
Par les points on le fait diminuer ou craître,
Après cette tirade il en eut fallu neuf......
Sans les points ferions-nous quelque choſe de neuf ?
Tout eſt dit..... Mais les points avec leurs couleurs
noires

Rajeunissent encor les plus vieilles histoires.
Il faut que de ce pas j'aille chez l'Imprimeur.
Me retrancher des points........ Oh ! je suis d'une humeur.......

(Il faut que l'Acteur débite ces derniers Vers rapidement & avec colere, & qu'il affecte d'appuyer sur ces mots , les points; sans les points; mais les points; *&c.*

Fin du Premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIERE.

SOPHIE, SAINFORT.

SOPHIE.

Oui : Sainfort, si l'amour a sur vous tant d'empire,
Si vous êtes fidele à l'ardeur qu'il inspire,
Vous ne pourrez jamais m'obtenir qu'à ce prix,
Il vous faut de mon père adopter les mépris
Pour les Auteurs fameux que la France révère.

SAINFORT.

Pouvez-vous m'imposer une loi si sévère?

SOPHIE.

Il faut vous y soumettre.

SAINFORT.

Eh! puis-je décemment
Parler ainsi tout haut contre mon sentiment?

SOPHIE.

M'aimez-vous?

SAINFORT.

Ah! Sophie est-il de sacrifice,

Eſt-il d'effort ſi grand que pour vous je ne fiſſe
Afin de vous prouver l'excès de cet amour ?

SOPHIE.

Eh ! bien : raſſurez-vous. Vous pouvez en ce jour
Déprimer le génie & braver la cenſure.
Et mon Père, après tout, quoiqu'en Littérature
Son goût avec raiſon vous paroiſſe ſuſpect,
Ne s'eſt pas moins toujours attiré mon reſpect
Et mon ſincere amour. Une erreur littéraire
Ne fut jamais un vice au bon ordre contraire ;
Et je crois que l'on peut, comme bien des rimeurs,
Avec un mauvais goût avoir de bonnes mœurs.
Mon Père eſt dans ce cas.

SCÈNE II.

DORIMENE, SOPHIE, SAINFORT.

DORIMENE.

Votre Valet fidele
S'eſt-il mis en état de nous prouver ſon zele?
Vous m'avez, en courant, appris qu'il s'habilloit,
Eſt-il prêt? Viendra-t-il porter notre billet ?

SAINFORT.

Oui, Madame, il viendra.

DORIMENE.

Quelle morne réponſe

Vous me faites, Monſieur? Qu'eſt-ce qu'elle m'annonce?
Vous gardez le ſilence!.... Il me ſemble vous voir
Jouer un Drame ſombre..... Allons: faut-il avoir
Avec celles qu'on aime une air tragi-comique?

SAINFORT.

Hélas!

DORIMENE.

Je diſois vrai: voici le pathétique
Enfin qui nous arrive. Il faut en ce moment
Me parler toutefois moins dramatiquement.
repondez.

SAINFORT.

Je crains tout.

DORIMENE.

Daignez donc par prudence,
De vos craintes, Monſieur, me faire confidence.

SAINFORT.

Le motif en eſt clair autant qu'il eſt fondé.
J'ai beau par vous, Madame, être bien ſecondé
Dans le projet nouveau que mon amour médite,
Il nous faut renoncer à toute réuſſite.
Si le fils de Sombreuſe eſt connu de Prouſas.

DORIMENE.

Je puis vous aſſurer qu'il ne le connoît pas;
Il ne l'a jamais vu.

SAINFORT.

Jamais !

DORIMENE.

Non : c'eſt lui-même

Qui tantôt me l'a dit : ainſi le ſtratagême
Ne peut de ce côté manquer de réuſſir.
A votre tour, Monſieur, veuillez bien m'éclaircir,
Car l'entrepriſe auſſi me paroît hazardeuſe.
L'homme à qui nous faiſons repréſenter ſombreuſe
Prouſas le connoît-il ?

SAINFORT.

Paſquin !

DORIMENE.

Oui, Paſquin.

SAINFORT.

Non.

DORIMENE.

De Sombreuſe en ce cas il peut prendre le nom.
Tout ce que je redoute eſt, qu'il n'ait l'air novice.

SAINFORT.

Depuis fort peu de tems il eſt à mon ſervice.

DORIMENE.

S'eſt-il plus d'une fois montré dans la maiſon ?

SAINFORT.

On ne l'y connoît point.

DORIMENE.

C'étoit donc ſans raiſon

Que vous vous allarmiez. On peut en aſſurance
Concevoir du projet la meilleure eſpérance.
Allez : raſſurez-vous.

SAINFORT.

Cet éclairciſſement
M'a rendu plus tranquille.

DORIMENE.

Il faudra ſeulement
Que Paſquin ſoit bien gai, bien épigrammatique,
Que ſes moindres diſcours, remplis de ſel attique,
Attaquent de Prouſas le genre favori,
Et lui faſſent haïr un rival trop chéri.
Je doute qu'avec art il mène cette trame.
Sait-il ce qu'on entend ſeulement par un Drame ?

SAINFORT.

Oh ! le drôle eſt inſtruit plus que vous ne penſez.
Par de pareils ſoupçons même vous l'offenſez.
Sachez qu'il a ſervi long-tems Sombreuſes père,
Qui, très-exactement l'envoyoit au parterre
Réveiller du Public la morne attention,
Par le bruit louangeur de l'acclamation ;
Lorſqu'on repréſentoit quelqu'horreur dramatique
D'un ami qu'il vouloit ſauver de la critique,
C'eſt-là, ſi je l'en crois, qu'il s'eſt rendu ſavant
Dans la Littérature. Enfin j'ai vu ſouvent :
Peut-être vous croirez avec peine la choſe :
J'ai vu ce maraut-là griffonner de la Proſe,

Des vers même......

DORIMENE.

En ce cas nous pouvons en ce jour
Nous repofer fur lui du foin de votre amour.

SAINFORT.

Plus d'une fois, d'ailleurs, j'ai pris foin de l'inftruire
Sur tout ce qu'il doit faire & fur ce qu'il doit dire,
Il a fi bien toujours retenu mes leçons
Que fur lui maintenant je n'ai plus de foupçons.

SOPHIE, *qui pendant cette fcène s'eft amufée à broder au tambour.*

Qu'ai-je entendu Sainfort ? C'eft pas un ftratagême
Que vous m'épouferez.

SAINFORT.

Eh ! que voulez-vous ? j'aime.
Eft-il un feul mortel à qui la même ardeur
N'ait pas fait dans fa vie embraffer une erreur ?
La mienne cependant n'a rien d'illégitime,
Et de qui que ce foit ne peut m'ôter l'eftime.
Egaré par fes goûts, votre père inhumain,
M'enlève tout efpoir d'obtenir votre main.
Je fais quels font fes droits, il faut qu'on les révère,
Et jamais mon deffein ne fut de m'y fouftraire.
Ils me feront facrés. Mon amour aujourd'hui
S'arme contre Sombreufe & non pas contre lui :
Et je veux que le fort me foit doux ou févère,
Ecarter un rival & non braver un père.

N'entens-je pas du bruit? Toujours quelqu'importun?....

DORIMENE.

Oh! l'homme qui s'avance à coup sûr en est un.
C'est mon frere, je crois, qui vient lire son Drame.
Je ne me trompe pas, c'est lui-même.

SAINFORT.

Ah! Madame,
Pour lui donner de moi meilleure opinion,
Feignons de l'écouter avec attention.

DORIMENE.

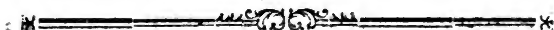
Ce que vous demandez est un peu dur.

SAINFORT.

De grace!....

DORIMENE.

Il n'est rien que pour vous mon amitié ne fasse.



SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, PROUSAS, *un cayer à la main.*

PROUSAS, *à Sophie.*

Je suis vraiment charmé de vous trouver ici.
Vous seule avez un cœur, ce n'est qu'à vous aussi

Que je veux faire part des fruits de mon génie.

SOPHIE.

Cette faveur me cause une joie infinie;
Et je veux, pour répondre à vos soins obligeans,
Mettre tout en usage. Il est certaines gens,
Ennemis déclarés de ces Pieces touchantes,
Que, par dérision, ils nomment larmoyantes,
Qui dépriment par-tout vos différens écrits,
Loin de les imiter, moi, j'en sens tout le prix;
Tout me séduit en eux, me plaît & m'intéresse.
Quand vous me les lisez, une aimable tristesse,
Un charme attendrissant vient soudain me saisir,
Et j'y verse souvent des larmes de plaisir.

PROUSAS.

Ah! je te reconnois à cet aveu sincère,
Effusion d'un cœur qui ne se trompe guère
Sur les écrits touchans que le cœur a dictés.
Qui mieux que toi pourroit en sentir les beautés?

(Au Public.)

C'est par l'impression que sur ces jeunes ames
Font nos écrits divers, & plus que tout, nos Drames,
Que l'on peut deviner leurs effets.... car les pleurs,
Qu'à cet âge on répand, ne sont jamais trompeurs;
Aussi je ne fais rien, je n'ose rien écrire
Qu'à cet enfant soudain je ne vienne le lire.

(Montrant Sophie.) (A Dorimene.)

Mon juge le plus sûr, le voilà. Quant à vous,

Madame, l'on connoit vos plaiſirs & vos goûts:
Ce ſeroit vous gêner que vous lire ma Piece.

DORIMENE.

Je l'entendrai pourtant auſſi bien que ma niece.
Je vous ai refuſé tantôt impoliment;
Vous m'avez priſe auſſi dans un mauvais moment:
J'étois en train de rire.

PROUSAS.

Et quand donc, je vous prie,
Etes-vous autrement?

DORIMENE.

Trêve de raillerie.
Il eſt moins doux de rire encor que d'obliger,
Et, pour vous réjouir, je veux bien m'affliger.

PROUSAS.

Nous verrons. De Sainfort vouloir ſe faire entendre
Eſt encore un deſir dont il faut ſe défendre.
Pour ſon eſprit mon genre a-t-il rien de flatteur?

SAINFORT.

Monſieur......

PROUSAS.

Dès le matin galant littérateur,
Il nous dénonceroit aux juges des toilettes.
C'eſt parce qu'il a vu quelques fades caillettes
Par fois s'extaſier à ſes jolis propos,
Qu'il nous croit ſans génie & nous prend pour des ſots.

Mais ce Drame au Théâtre obtiendra ſon éloge ;
Il nous applaudira de ſa petite loge.
(A Dorimene qui rit.)
Ah ! riez bien. Je ſais que, loin de m'admirer,
Vous êtes tous les deux prompts à me dénigrer.
Mais cet ouvrage-ci vous couvrira de honte.

DORIMENE.

Ah ! que vous vous trompez, Monſieur, ſur notre compte,
Et que par vous, tous deux, nous ſommes mal jugés !
Nous ſommes revenus de ces vieux préjugés
Qui nous faiſoient aimer & Regnard & Moliere.
Il faut que de la ſcène on faſſe un Cimetiere,
Que d'un crépe Thalie enlace ſes atours,
Qu'elle mette un poignard dans la main des amours.
C'eſt notre ſentiment, notre unique ſyſtêmo.

PROUSAS.

Vous plaiſantez !.....

DORIMENE.

Moi ! non: Sainfort penſe de même.
Demandez-lui plutôt.

SAINFORT.

Oui : j'étois dans l'erreur,
Vous m'en avez tiré. La pitié, la terreur,
L'amour ſur-tout, l'amour, me ſembloient les mobiles

Que devoient employer les poëtes habiles,
Pour bien repréſenter l'effet des paſſions.
Je ſuis bien revénu de ces opinions.
J'aime mieux les reſſorts touchans & pathétiques
Qui n'étoient point connus des écrivains antiques,
De grands crimes ſuivis d'édifians remords;
Des cercueils, des tombeaux, & des têtes de morts.
Voilà ce qui me plaît & doit toujours me plaire,
Oh! j'aime à pleurer, moi!

PROUSAS.

Je penſe qu'il s'éclaire
Depuis qu'il me fréquente.

SAINFORT.

Et ſi l'on me croyoit,
L'on renverroit aux Turcs leur triſte Bajazet;
Et diſciples d'Young, nos Auteurs Dramatiques
Mettroient toutes ſes nuits en Opéra-comiques.

PROUSAS.

Puiſque vous le voulez, il faut vous procurer,
Par ce Drame nouveau le plaiſir de pleurer.
C'eſt-là qu'on voit régner & le triſte & le tendre.

SOPHIE.

Pour moi, j'ai le déſir le plus vif de l'entendre.

PROUSAS.

Antoine, André, Clément, Cornet, accourez tous;
Il n'eſt point d'Auditeurs que je préfere à vous;
Venez tous vous ranger auprès de votre maître.

(*Aux femmes.*)

Ce que je fais ici vous étonne peut-être.
Je ne reſſemble point à certains beaux eſprits
Qui ne liſent jamais qu'en des cercles choiſis.
J'aime beaucoup le peuple & crois que ſon ſuffrage
Eſt ce qui prouve mieux la bonté d'un ouvrage.
D'ailleurs c'eſt pour lui ſeul que ſont faits mes écrits.
La haute compagnie en connoît peu le prix.

On s'aſſied; tous les Valets de Prouſas ſe rangent pitoreſquement autour de lui.

Allons: paix; je commence. Un mouchoir tout-à-l'heure,
Car je m'en vais pleurer.

ANDRÉ, *allant chercher un mouchoir.*

Et moi déjà je pleure.

PROUSAS, *liſant.*

Le Brigand vertueux.

DORIMENE.

Ah! Monſieur, excuſez:
Combien d'Actes? cinq?

PROUSAS.

Six.

DORIMENE.

Six!

PROUSAS.

Oui.

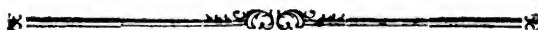
DORIMENE.

Fort bien : lisez,

J'écoute.

PROUSAS, *mettant ses lunettes & lisant.*

» Acte premier. La Scène représente
» Une prison obscure ; une lampe mourante,
» Par intervale, y jette une pâle lueur.
» On voit le criminel étendu sur la paille,
» Immobile & couvert d'une froide sueur ;
» Ses yeux sont tristement tournés vers la muraille,
» Et désignent une ame en proie à la terreur,
» Un geolier dans le fonds...... «



SCÈNE IV.

PASQUIN *déguisé*, DORIMENE, SAINFORT, PROUSAS, SOPHIE.

PASQUIN.

Mesdames, serviteur.
Eh ! quoi ! mon arrivée en ces lieux vous étonne.
Dans l'autre appartement je n'ai trouvé personne
Pour me faire annoncer. Pardon : vous demeurez
Interdites, sans voix, vous me considérez
Avec étonnement ; & je vois vos visages,

Vos fronts charmans couverts de funebres nuages.
D'où vient cela? Je crois en ſavoir la raiſon:
Les mots de *Criminel*, de *Geolier*, de *Priſon*
Ont frappé mon oreille, & ſans doute à ces Dames,

(*Montrant Prouſas.*)

Monſieur, en ce moment liſoit un de ſes Drames.
Oh! oui: ſa main encor tient l'ouvrage fatal.

DORIMENE, *bas à Sainfort.*

Eſt-ce Paſquin?

SAINFORT.

C'eſt lui.

DORIMENE.

Son début n'eſt pas mal.

PASQUIN, *à Prouſas.*

Faut-il ainſi, Monſieur, par des lectures ſombres,
Sur ces brillans ſoleils verſer de noires ombres?
Les chagrins, la douleur, peuvent-ils convenir
A celles que l'amour créa pour le plaiſir?
Laquelle eſt-ce de vous qu'avec moi l'on marie!

(*S'approchant de Sophie.*)

Moi, je prends celle-ci comme la plus jolie.

PROUSAS.

Doucement, s'il vous plaît, modérez cette ardeur,
Pour un autre que vous elle garde ſon cœur.

PASQUIN.

C'eſt à moi qu'il eſt dû.

PROUSAS, *à Dorimene.*

Connoiſſez-vous cet homme?
Je penſe qu'il eſt fou.

DORIMENE.

Fou, vous-même. Il ſe nomme
Sombreuſe. Ignorez-vous qu'il vient pour épouſer?

PROUSAS.

Lui! C'eſt quelque impoſteur qui cherche à m'abuſer.

DORIMENE.

Détrompez-vous: c'eſt lui.

PROUSAS.

Non: le fils de Sombreuſes,
Pour mes productions ſavamment ténébreuſes,
Auroit plus de reſpect. Le fils de mon ami,
De mes Drames touchans ſeroit-il l'ennemi?

SAINFORT, *bas à Paſquin.*

Si tu ne veux ici bientôt nous compromettre,
Maraut, hâte-toi donc de lui donner la Lettre.

PASQUIN.

(*A Sainfort.*) (*A Prouſas.*)
J'y ſongeois. Calmez-vous: il ne faut qu'un moment
Pour prouver.

SAINFORT, *à Paſquin.*

Cherche-donc la Lettre promptement.

PASQUIN, *fouillant dans ſes poches.*

La Lettre que j'apporte.... Où l'ai-je donc fourrée?

(*Sortant une Lettre.*)
Ce n'eſt pas celle-là.

SAINFORT, *bas à Paſquin.*

Si tu l'as égarée,
Je t'aſſomme.

PASQUIN.

Un moment. Je la retrouve enfin.

PROUSAS, *à Paſquin.*

De tout ceci pourtant il faudra voir la fin.

PASQUIN, *lui donnant la Lettre.*

Cette lettre, Monſieur, de tout va vous inſtruire,
Si vous voulez avoir la bonté de la lire.

PROUSAS, *liſant.*

» Mon cher ami, je vous envoie mon fils, puiſſe » le mariage qui va l'unir à votre fille renouveller » notre ancienne amitié & la rendre à jamais du- » rable: Je l'aurois accompagné à Paris avec bien » du plaiſir, ſi je n'étois retenu ici par une fiſtule » lacrymale qui m'empêche de ſortir, & que j'ai » gagnée à force de pleurer à la repréſentation de » vos Drames. Sombreuſes «.

Cette proſe a tout l'air d'être de mon ami;
Cependant je ne ſuis convaincu qu'à demi.
J'ai peine à reconnoître ici ſon écriture.

PASQUIN.

Ah! c'eſt qu'on n'écrit pas d'une main auſſi sûre,

Alors

Alors qu'on n'a qu'un œil. Les yeux guident la main,
Et s'il n'en reſte qu'un, Monſieur, à l'écrivain,
C'eſt des proportions une règle ordinaire,
Cette privation groſſit le caractère
Preſque de la moitié.

PROUSAS.

Rien n'eſt plus vrai, ma foi.

PASQUIN.

Cette raiſon d'optique eſt fort claire je croi.

DORIMENE, *à Prouſas.*

Pouvez-vous bien douter que ce ſoit là Sombreuſe?
Vous ſavez qu'à Lyon, de ſa flamme amoureuſe,
Je fus long-tems l'objet. Piqué de mes refus,
Voyez comme il a l'air embarraſſé, confus,
L'infidele!..... Son trouble eſt né de ma préſence,
Et du ſecret remord que donne l'inconſtance;
Mais il a beau rougir, il a beau ſe troubler,
Je ne daignerai pas ſeulement lui parler.

PROUSAS, *d'un air convaincu.*

(*A Dorimene.*) (*A Paſquin.*)
Il faut lui pardonner. A quel œil votre père
A-t-il cette fiſtule?

PASQUIN.

A l'œil gauche. J'eſpere
Qu'il en pourra guérir. Voilà, voilà pourtant,
Quels ſont les doux profits du Drame larmoyant.
Je compte que jamais bourgeoiſe tragédie

Ne pourra me caufer pareille maladie;
Car je n'en veux plus voir.

PROUSAS.

Vous n'eftimez donc pas
Le genre fombre, il eft à vos yeux fans appas?

PASQUIN.

Vous voulez que j'eftime un genre ridicule,
Où l'on court le danger d'attrapper la fiftule?
Oh! j'aime trop mes yeux, & je crains trop ce mal;
Non: je n'ai point du tout le penchant lacrymal.

PROUSAS.

Eh! quoi! lorfqu'en Province on admire mes
Drames?

PASQUIN.

A Lyon quelquefois j'y vois pleurer nos Dames.
Je loue à haute voix leur fenfibilité;
Mais je ris bien tout bas de leur crédulité.

PROUSAS.

Dans vos Lettres pourtant, à mes divers ouvrages
Vous avez bien des fois prodigué vos fuffrages.

PASQUIN.

Moi! je vous ai loué par écrit!

PROUSAS.

Sûrement.

SAINFORT, *faifant figne à Pafquin.*

Le fait eft sûr. Monfieur nous a montré fouvent
Les Lettres qui par vous lui furent adreffées.

PASQUIN.

Ah ! oui : je m'en ſouviens. Dans de ſombres penſées
J'étois alors plongé.

PROUSAS, *d'un air curieux.*

Quel en étoit l'objet ?

PASQUIN.

C'étoit..... Je crois..... Mais, non : j'étois alors ſujet
Au ſplen, mal ennemi de l'aimable folie,
Mal affreux eſcorté de la mélancolie,
Qui, depuis quelque tems, Dieu merci, m'a quitté,
Et que j'ai remplacé par beaucoup de gaité.

PROUSAS.

En vous livrant, Monſieur, à cette humeur légère,
Vous répondez fort mal aux ſoins de votre père.

PASQUIN.

Mon père, à cet égard, penſe comme il lui plait,
Je ne le blâme point; il ne voit chaque objet
Que par ſon côté triſte, & de tout je m'amuſe.
Les ſombres avortons qu'enfante votre Muſe,
Ont le don de lui plaire & de bien m'ennuyer.
Le tems ſi précieux qu'il paſſe à larmoyer
Aux chefs-d'œuvres nouveaux de la dramaturgie,
Je l'emploie à former le projet d'une Orgie
Que plus ſouvent encor je ſais exécuter,
Et comme ſur les goûts on ne peut diſputer,
Alors que de ſa loge, il va criant : merveille,
Au Cabaret prochain je cours boire bouteille.

PROUSAS.

Vous courrez!.....

SAINFORT, *pouſſant Paſquin.*

Etourdi!.....

PASQUIN, *ſe reprenant.*

Dans le Caffé voiſin,
Je vais de mon côté diſſiper mon chagrin.

PROUSAS.

Avec de telles mœurs comptez-vous ſur ma fille,
Et que jamais je donne accès dans ma famille
A l'homme le moins fait pour avoir cet honneur?

PASQUIN.

Je m'étois quelque tems flatté de ce bonheur,
Mais aujourd'hui, Monſieur, ſans regret, j'y renonce.
On m'a dit par la ville, & tout ici m'annonce
qn'on ne me trompoit point, on m'a dis-je aſſuré
Que j'avois un rival, qu'il m'étoit préféré,
Quoique j'aie un mérite au ſien très-préférable.

SAINFORT, *bas.*

L'impertinent!

PASQUIN, *montrant Sophie.*

De plus: cet objet adorable
Ne paroît pas avoir trop l'air de m'adorer.
Je ſais ce que l'on riſque à vouloir ſéparer
Deux amans bien unis. Ainſi ma ſeule envie

(*A Proufas.*)

Eſt que vous conſentiez au bonheur de leur vie.
Souffrez qu'en ce moment j'intercede pour eux.
Je m'en irai content ſi je hâte leurs nœuds.

PROUSAS.

Eh! bien, Monſieur, partez; que rien ne vous retienne;
Vous pourriez de ces lieux n'emporter que ma haine,
Si vous y demeuriez encore un ſeul inſtant.
Celui que vous jugez que ma fille aime tant

(*Montrant Sainfort.*)

Le voilà....... mes Ecrits ne l'intéreſſoient guere,
Il leur trouve un mérite à préſent non vulgaire.

SAINFORT.

Il eſt vrai, vous m'avez tout-à-fait converti.
J'adopte votre genre.

PROUSAS, *à Sainfort.*

Oui: mais je t'averti
Qu'il faut faire encor plus. Tu brigues l'avantage
D'obtenir aujourd'hui ma fille en mariage:
Cet himen dépendra de la ſenſation

(*Montrant ſon cayer.*)

Que va faire ſur toi cette production;
Il faut que ton eſprit y trouve mille charmes,
Et Sophie eſt le prix que je garde à tes larmes.

SAINFORT, *avec un transport de joie.*

Ah! que vous m'enchantez!..... Comme je sens mon cœur
Eprouver par avance une morne douleur!
Comme je vais pleurer?

PROUSAS.

Dans cette conjoncture,
Mon Cabinet, je crois, pour finir ma lecture,
Vaut mieux que cette salle; allons-y de ce pas,
Et, puisque la tristesse a pour vous des appas,
Venez vous y livrer, & laissons ce profane.

DORIMENE.

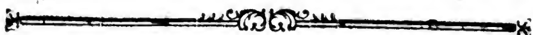
Allons: vive Héraclite & fi d'Aristophane!

SCÈNE V.

PASQUIN, *seul.*

Fort bien, Monsieur Pasquin, je crois que cet habit
Vous donne de l'audace & même de l'esprit.
Mais quel objet nouveau vient s'offrir à ma vue?
Cette figure-là ne m'est pas inconnue.





SCÈNE VI.

SOMBREUSES, *en habit noir & en pleureuses*, PASQUIN.

SOMBREUSES, *regardant Pasquin.*

Je connois ce visage, ou je me trompe fort.

PASQUIN, *regardant Sombreuses.*

C'est lui-même, c'est lui, le rival de Sainfort!
Sombreuses fils! O ciel! Quel revers pour mon maître?

SOMBREUSES.

C'est Pasquin, à coup sûr, qu'ici je vois paroître.

PASQUIN.

C'est lui-même, Monsieur, il est devant vos yeux,
Surpris, mais très-charmé de vous voir en ces lieux.
Mais dans ces mêmes lieux quel bon vent vous amène?

SOMBREUSES.

De l'himen le plus beau je viens serrer la chaîne.

PASQUIN.

Vous m'étonnez beaucoup. Cet habit de douleur
Est fait pour un époux, non pour un épouseur.
Mon vieux maître accablé sous le fardeau de l'âge,

A-t-il pour l'autre monde enfin plié bagage ?
J'en ferois bien fâché ; quoiqu'il grondât fouvent
Je l'aimois.

SOMBREUSES.

Non : mon père eft encore vivant.

PASQUIN.

Ces manchettes pourtant font d'un homme qui pleure
Le trépas de quelqu'un.

SOMBREUSES.

Tu fauras tout à l'heure
Et la caufe & le but de mon déguifement.
Mais, toi-même, d'où vient ce traveftiffement ?

PASQUIN.

Ce traveftiffement ! La remarque eft nouvelle.
Sachez que cet habit, dont l'étoffe eft fi belle,
Eft celui qu'à préfent je porte tous les jours.

SOMBREUSES.

Se peut-il ?

PASQUIN.

On eft pas fimple valet toujours.

SOMBREUSES, *avec refpect, levant fon chapeau.*

Vous êtes parvenu, ce me femble, affez vîte.

PASQUIN.

C'eft qu'il n'eft rien de tel que d'avoir du mérite.

SOMBREUSES.

Sans doute qu'en ces lieux vous connoiffez Proufas ?

PASQUIN.

Beaucoup. Je le protège & j'en fais quelque cas.

SOMBREUSES.

Je ſuis tout ébahi de ce que vous me dites.

PASQUIN.

Je l'honore par fois même de mes viſites.

SOMBREUSES.

Je le vois.

PASQUIN.

A ma table il eſt ſouvent admis;
Je lui permets enfin d'ètre de mes amis.

SOMBREUSES, *d'un ton ſuppliant.*

Puiſque vous le pouvez : ſoyez-moi donc propice,
Et daignez près de lui me rendre un bon office.

PASQUIN.

C'eſt m'abaiſſer un peu; mais pour vous obliger
A ma condition je veux bien déroger.
Expliquez votre cas.

SOMBREUSES.

Vous ſavez que mon père
N'eſt pas riche.

PASQUIN.

Oh ! j'en ai la preuve la plus claire.
De mes gages encore il me doit la moitié.

SOMBREUSES.

Il eſt juſte pourtant que Monſieur ſoit payé.

(*Il met la main dans sa poche & la retire vuide.*)
Je veux...... Non, ce sera pour le présent de noces.

PASQUIN, *d'un ton railleur.*

Monsieur n'est point ami des payemens précoces.
Passons: j'avois besoin de ces miseres-là
Quand j'étois à Lyon. Mais ce n'est plus cela.
Venons au fait: sachons quel motif vous engage
A paroître en ces lieux sous ce triste équipage.

SOMBREUSES.

Le voici: chacun sait, ou du moins peut savoir,
Que Prousas n'est point gai, que son tic est de voir
Les objets les plus beaux sous des couleurs funebres;
Celle de mon habit, symbole des ténebres,
Lui plaira sûrement. Pour mieux le contenter,
Avant que de venir j'ai pris soin d'inventer
Un conte bien touchant d'une nouvelle espece,
Qui lui pourra fournir la plus tragique Pièce,
Le Drame le plus noir qu'on ait représenté
Depuis que du Théâtre on bannit la gaité.

PASQUIN.

Heureuse invention.

SOMBREUSES.

D'un ton bien pathétique
Je lui raconterai mon roman dramatique.

PASQUIN.

Cet expédient-là n'est pas celui d'un sot.

SOMBREUSES.

De sa fille, par-là, je m'assure la dot,
Aussi bien que la main, & sors de la misere
Où, depuis si long-tems, je vis avec mon père.
Vous pouvez avancer mon bonheur en ce jour.

PASQUIN.

Il me semble pourtant, Monsieur, que votre amour,
Sans trop de cause, emploie ici mon entremise.
La fille de Proufas, vous est dit-on, promise.

SOMBREUSES.

J'en conviens; mais le sort est sujet à changer,
Mon himen se prépare, & pour le déranger,
Un rien suffit, Monsieur. L'amour & la fortune
Sont aveugles tous deux. Une foule importune
Les assiege sans cesse. Un rival plus heureux
Peut m'enlever le bien objet de tous mes vœux.

PASQUIN, *à part.*

L'effet justiffira les craintes du prophete.

SOMBREUSES.

Sans rien dire à Proufas de ce que je projette,
Par un éloge adroit préparez mon succès.
Qu'il apprenne, sur-tout, que je ne ris jamais......

PASQUIN.

Soit, partez, pour laisser un champ libre à mon zèle.

(Il le pousse hors du Théâtre.)



SCÈNE VII.

PASQUIN, *seul.*

VA : cours, & moi je vais, en serviteur fidèle,
Afin de t'empêcher de reparoître ici,
Avertir, au plutôt, Sainfort de tout ceci.

Fin du Second Acte.





ACTE III.



SCÈNE PREMIERE.

DORIMENE, SAINFORT.

SAINFORT.

Oui : mon rival, Madame, a paru dans ces lieux.
Pasquin l'a vu, vous dis-je, & de ses propres yeux.
C'est de lui que je tiens cette nouvelle affreuse.

DORIMENE.

Je puis vous en apprendre une un peu plus heureuse.
Le feu.....

SAINFORT.

Je suis au fait. En ce même moment
Je traversois la rue, & cet événement
S'est passé sous mes yeux, mais j'ignore, Madame,
En quoi cet accident peut réjouir votre ame.

DORIMENE.

Il vous semble funeste, & moi, je vous prévien
Que de ce mal il va naître beaucoup de bien.

SAINFORT.

Comment?

DORIMENE.

Contre un rival qui cause vos allarmes,
Je possede à présent de si puissantes armes,
Qu'aujourd'hui je prétens vous en débarrasser,
Et le faire d'ici honteusement chasser.

SAINFORT.

Il faudroit pour cela que, d'une main hardie,
Sombreuse eut allumé ce fatal incendie;
Mais chacun justement l'attribue au hasard.

DORIMENE.

N'importe : espérez tout des efforts de mon art,
Apprenez qu'à Prousas on a grand soin de taire
L'accident survenu chez son pauvre Libraire.
En secret seulement on vient de me livrer

(Elle remet à Sainfort deux Brochures à demi-brûlées)

Ces Drames, les deux seuls qu'on ait pu délivrer
Du feu qui les gagnoit, il vous faut me promettre
Que vous même à Prousas vous viendrez les remettre,
Après quelques instans, que vous l'assurerés
Que c'est vous qui du feu les avez retirés,
Que vous avez bravé la mort la plus funeste
Par zèle pour sa gloire, & me charger du reste.

SAINFORT.

J'y consens. Pour mes feux je crois appercevoir
Dans vos projets, Madame, une lueur d'espoir;

Ainsi repoſez-vous ſur mon obéiſſance.

DORIMENE.

Voici Prouſas : il faut éviter ſa préſence,
Et dans ce cabinet vous cacher au plutôt.
Partez.

SCÈNE II.

PROUSAS, SOPHIE, DORIMENE.

PROUSAS, *à Sophie.*

Vous m'avez ſeule écouté comme il faut.
J'ai ſouvent regardé Sainfort & votre Tante.
Sainfort n'a qu'à demi-ſatisfait mon attente ;
Il avoit l'air diſtrait.

SOPHIE.

Il m'a ſemblé pourtant,
Qu'il n'avoit pas ceſſé d'écouter un inſtant.
Il étoit près de moi. Pendant votre lecture ;
Le trouble, la douleur régnoient ſur ſa figure.
A ne vous point mentir, il avoit l'air touché.

PROUSAS.

Avec bruit cependant je crois qu'il s'eſt mouché,
Et cela n'eſt pas bien. A l'égard de Madame,
On ſait depuis long-tems ſa haine pour mon Drame ;

Auſſi l'a-t-elle fait amplement éclater :
Je l'ai plus d'une fois ſurpriſe à chuchoter
Avec mes Auditeurs, afin de les diſtraire.
Au dernier Acte à peine elle a daigné ſe taire.

DORIMENE.

Lorſque vous m'avez vue ainſi parler tout bas,
Je louois les beautés qu'on n'appercevoit pas.
Je dois imaginer que votre modeſtie,
Si j'euſſe parlé haut, m'eût vîte démentie.
Mais l'homme que je vois arriver en ces lieux,
Me prouvera qu'on peut vous louer encor mieux.
Car c'eſt le vrai Sombreuſe ; il reſſemble au fantôme
D'un fameux Drame Anglois.

PROUSAS.

Quel étoit donc cet homme
Qui m'a, par ſa gaité, tantôt mis en courroux ?
Parlez.

DORIMENE.

C'eſt un plaiſant qui s'eſt moqué de vous.
Un faux Sombreuſe enfin.

PROUSAS.

O ciel !

DORIMENE.

Sous ces pleureuſes
Voyez le véritable.



SCENE

SCÈNE III.

PROUSAS, SOMBREUSES, SOPHIE, DORIMENE.

PROUSAS, *allant au devant de Sombreuſe.*

Êtes-vous bien Sombreuſes?

SOMBREUSES, *larmoyant.*

Hélas! oui: je le ſuis.

PROUSAS.

Ah! je n'en doute pas;
Et je vous reconnois, Monſieur, à cet hélas!
A cette expreſſion d'une ame où ſurabonde
Une mélancolie & ſublime & profonde,
Oui, je vous reconnois pour Sombreuſe à ce cri
Qui de votre vieux père eſt le mot favori.
Embraſſez-moi, mon cher. Je frémis quand je ſonge
Que j'ai failli, tantôt, dupé par le menſonge,
Préférer un pied-plat à cet homme de bien;
(Il regarde ſa Sœur avec courroux.)
Mais je m'en vengerai.

DORIMENE.

Je ne redoute rien.
Lorſque vous connoîtrez à fonds mon innocence,

Le courroux fera place à la reconnoiſſance.
Vous ignorez le ſort qui vous eſt réſervé.

PROUSAS, *à Sombreuſes.*

Quel accident fâcheux vous eſt donc arrivé ?
Une pâleur mortelle eſt ſur votre viſage.
Pourquoi prendre un habit d'auſſi mauvais préſage ?

SOMBREUSES, *larmoyant.*

Apprenez mes malheurs : j'avois pour compagnon,
Dans mon fatal voyage, un Bourgeois de Lyon,
Que j'avois rencontré dans une Hôtellerie.
En route vous ſavez qu'aiſément on ſe lie.
Au fonds d'une forêt nous trouvons des voleurs
Armés de pied en cap. Ces honnêtes Meſſieurs
Nous demandent ſoudain, ou la bourſe, ou la vie.
A leur aſpect ſubit, mon compagnon s'écrie.
L'un d'eux lui montre alors un de ces inſtrumens,
Que l'on a fabriqué pour faire peur aux gens,
Et qui ſervent encore à les tuer. » Bon homme,
» Rendez-vous, lui dit-il, ou vous allez voir
» comme
» Nous traitons les mutins qui portent de l'argent ».
Il réſiſte. Auſſi-tôt du tube menaçant
S'échappe avec fracas la balle meurtriere
Qui le jette ſanglant & mort ſur la pouſſiere.
Cet honnête Bourgeois avoit quelques bijoux,
Son aſſaſſin cruel les lui dérobe tous,
Et, fier de ce larcin, les contemple avec joie ;

Mais parmi ces bijoux, triſte & funeſte proie,
Une boîte qui s'offre à ſes regards ſurpris,
D'un ſouvenir affreux a frappé ſes eſprits;
Sur cette boîte il voit le portrait de ſa mere.
Il regarde le mort. O ciel! c'étoit ſon pere.
Vous pleurez!

PROUSAS.

Si je pleure! Eh! qui pourroit, hélas!
Entendre ce récit & ne s'attendrir pas?
Suppoſez-vous, Monſieur, que j'aie un cœur de roche?
Que devint ce barbare?

SOMBREUSES, *toujours larmoyant.*

Il tira de ſa poche
Un autre piſtolet & plein de fermeté
Se donna le trépas qu'il avoit mérité.
Et moi, plus fortuné, par une adroite fuite,
Des autres ſcélérats je trompai la pourſuite.
Mais de mon compagnon les mânes effrayans
Suivent par-tout mes pas.

PROUSAS.

Eſt-ce un de vos parens?

SOMBREUSES.

Non: mais ſon titre d'homme en avoit fait mon frere.
N'ayant pu, par mes ſoins, le rendre à la lumiere,
J'ai donné de l'argent pour payer ſon cercueil,

Et c'eſt de lui, Monſieur, que je porte le deuil.

PROUSAS.

Voilà ce qui s'appelle avoir l'ame ſenſible!

DORIMENE, *à Prouſas.*

Vous pleurez. Selon moi l'avanture eſt riſible
Et je gagerois bien qu'elle eſt faite à plaiſir.

PROUSAS, *larmoyant plus fort.*

Madame, taiſez-vous. Vous devriez rougir
De paroître ſi gaie en cette conjoncture,
Et de former votre ame au cri de la nature.
(*A Cornet qui entre pendant le récit de Sombreuſes.*)
Vous avez entendu ce qu'il a raconté;
Joignez cette anecdote à celle du Pâté.
Et par un noble effort digne de nos deux plumes,
Conduiſons mon Théâtre à quatorze volumes.
Allez, mon cher Cornet.

DORIMENE.

Belle collection!
Qui pourra figurer à côté de Pradon.

PROUSAS, *à Sombreuſes.*

Avec vos ſentimens, ſi vous faiſiez des Drames,
Vous ſauriez attendrir & déchirer les ames.
À ce genre pourquoi ne vous livrez-vous pas?

SOMBREUSES.

Ce genre en tous les tems eut pour moi des appas;
Mais pour le cultiver mon génie eſt trop mince.
D'ailleurs j'eſtime peu les ſuccès de Province.

DORIMENE.

Vous seriez mis au rang des plus fameux esprits.

SOMBREUSES.

Tel qu'on loue à Lyon est sifflé dans Paris.
Ce n'est pas vous au moins. Au Temple de Mémoire
Vos tableaux sont gravés tous en maniere noire.

PROUSAS.

C'est la Bonne, l'Albane a vécu peu de jours.
La touche de Rembrant nous charmera toujours.

SOMBREUSES, *à Prousas.*

C'est un charbon Anglois qui vous tient lieu de plume.

DORIMENE.

Oui: mais en aucun tems son charbon ne s'allume.

SOMBREUSES, *s'approchant de Sophie.*

Voici l'objet, sans doute, avec qui, dans ce jour,
Je dois former les nœuds & d'himen & d'amour.
(*A Dorimene.*)
Ce dût être à vous. Si contre mon attente,
La niece est aujourd'hui préférée à la tante,
Pardonnez : vous savez que le Dieu des amans
Comme les volontés force les sentimens,
Que l'amour sur les cœurs en vrai tyran domine.

DORIMENE.

Qu'un pareil souvenir jamais ne vous chagrine.
On pardonne aisément une infidélité,
Alors que l'infidele est si peu regretté.

C'eſt ma niece, à préſent, qui ſous ſa loi vous range.
Suivez votre penchant.

SOMBREUSES.

Je ne perds rien au change,
Et je retrouve ici ce que j'admirois-là.
Je ne me plaindrai point.

PROUSAS.

C'eſt s'exprimer cela!
Sainfort dit-il jamais d'auſſi charmantes choſes
Avec tout ſon eſprit?

SOMBREUSES, *d'un ton maniéré.*

Des œillets & des roſes
Le mélange enchanteur éclate ſur ce tein.
Les contours fugitifs de ce pied clandeſtin
Semblent être aux aguets pour ſurprendre les ames.
Ces yeux ſont deux volcans d'où partent mille flames
Qui portent l'incendie ainſi que le trépas,
Et cette bouche......

PROUSAS, *à Sophie.*

Eh bien! tu ne lui réponds pas!
Tu dois d'un tel époux être bien ſatisfaite!
Te voilà comme un marbre inſenſible & muette!

SOPHIE.

Le diſcours de Monſieur à tel point m'éblouit
Que j'en ſuis étourdie & j'ai trop peu d'eſprit
Pour pouvoir y répondre......

SOMBREUSES.

On m'a fait une hiſtoire,
Qu'en voyant tant d'attraits il eſt aiſé de croire.
On m'a dit que j'avois un rival dont le nom
M'eſt échappé.

PROUSAS.

Sainfort !

SOMBREUSES.

Oui : cet homme, dit-on,
N'eſt pas bien avec vous.

PROUSAS.

Mais à ne vous rien taire,
Il n'a pas toujours eu le talent de me plaire.
Ce que j'abhorre en lui c'eſt qu'il n'a point de goût.

SOMBREUSES.

Ce n'eſt pas peu de choſe.

PROUSAS.

Il va diſant par-tout
Que Corneille & Racine ont créé le Théâtre ;
Que ces Drames nouveaux qu'avec vous j'idolâtre,
Que ces Drames ſanglans, où Thalie en fureur,
S'agite & nous remplit d'une tragique horreur,
Que ces chefs-d'œuvre ſont..... je frémis de le dire,
Des monſtres qu'enfanta l'impuiſſance d'écrire
Et celle de penſer.

SOMBREUSES.

Quels blaſphêmes ! Grands Dieux !

A-t-on jamais rien dit, rien de plus odieux?
Pour moi, vous le ſavez, mon ſyſtême eſt contraire.
J'oſe donc me flatter que ſans fruit il eſpere
M'enlever votre fille.

PROUSAS.

Il le croiroit en vain.
Vous avez ſeul le droit d'aſpirer à ſa main;
Et pour vous en donner une preuve bien claire,
Je veux bientôt qu'on aille avertir mon Notaire,
ce ſoir je vous unis.

SOMBREUSES.

C'eſt fort bien fait vraiment:
Il faut en pareil cas fuir tout retardement.

SOPHIE, *à part.*

O malheur imprévu! Fatale deſtinée!

DORIMENE, *à part.*

Oh! j'empêcherai bien, qu'un pareil himénée
S'accompliſſe jamais.

SOMBREUSES, *à Prouſas montrant Sophie.*

Elle a tous les attraits.
Un défaut ſeulement dépare un peu ſes traits.
Ce qui rend une femme à mon gré plus jolie,
C'eſt cet air langoureux que la mélancolie
Répand ſur les mortels de chagrins oppreſſés;
Mademoiſelle en tient, mais point encore aſſés.
Je voudrois qu'un épais & funebre nuage
D'un voile de douleurs obſcurcit ſon viſage,

Et que de tems en tems des pleurs délicieux,
Les pleurs du ſentiment coulaſſent de ſes yeux.
La beauté plaît toujours. Mais une femme en larmes
Préſente à nos regards la beauté ſous les armes.

SOPHIE, *à part.*

De ſuivre ces conſeils j'ai de fortes raiſons.
Et ſi j'oſois pleurer !....

PROUSAS.

Ces avis ſont fort bons.
Vous venez de parler comme un ſage, un Ariſte.
Oui : je ne penſe pas qu'il ſoit rien de plus triſte
(*regardant ſa ſœur.*)
Que de rire toujours. On rit beaucoup ici ;
Mais j'y ſaurai porter remede, dieu-merci.
J'ai recours à mon Drame.

DORIMENE.

Ah ! grand Dieu ! Quel délire !
Une ſeconde fois comptez-vous nous le lire ?
Ma foi, ma gaité cede à ce revers affreux.

PROUSAS, *à Sombreuſes.*

Reſpectable ſoutien du genre ténébreux,
Venez, approchez-vous, mon fidele Sombreuſes.
Qu'eſt-ce ? à vos yeux déjà vous portez vos pleu-
reuſes !
C'eſt l'effet de mon Drame. Ah ! je voudrois en vain
Vous lire maintenant cet ouvrage divin :
Il y faut renoncer. L'aventure imprévue,

Qui ſur le grand chemin a frappé votre vue,
Vous a fait, depuis peu, répandre aſſez de pleurs;
Vous reſſentez, je crois, d'aſſez grandes douleurs,
Sans que je les augmente encore par ce Drame.
Raſſurez-vous. Touché de l'état de votre ame,
Je prendrai mieux mon tems pour me faire écouter.
Je rumine un projet qu'il faut exécuter,
Pour ſavoir quel effet peut produire au Théâtre
(Il baiſe ſon cayer.)
Cet enfant nouveau né dont je ſuis idolâtre;
Il faudroit le jouer ici dans ma maiſon.
Qu'en dites-vous, mon cher? hein?

SOMBREUSES.

Vous avez raiſon.

PROUSAS.

Allons: ne perdons pas les momens en paroles,
Je vous veux à l'inſtant diſtribuer les roles,
Prenez l'amoureux.

SOMBREUSES.

Soit.

DORIMENE.

Sans ſe déshabiller,
Je crois qu'en ce coſtume il y pourra briller.
Mais à propos de rôle, en aurai-je un à faire?

PROUSAS.

Je n'en ai point pour vous. Ce n'eſt pas votre affaire
Qu'un Drame fait par moi. Votre eſprit de travers

A la Prose toujours a préféré les Vers.

DORIMENE.

Votre Prose, Monsieur, me paroît sans égale.

PROUSAS.

Jouez, si vous voulez, celui de la cabale;
Vous avez le desir de m'y voir succomber.

DORIMENE.

On n'en a pas besoin pour vous faire tomber.



SCÈNE IV, & *derniere.*

SAINFORT, DORIMENE, SOPHIE, PROUSAS, SOMBREUSES.

PROUSAS.

Mais que nous veut Sainfort? On voit sur son visage
Une morne pâleur. Est-il devenu sage?
Sent-il enfin le prix de la tristesse?

SAINFORT.

Hélas!
Je voudrois bien, Monsieur, pouvoir rire aux éclats;
Mais trop souvent le rire est suivi des allarmes.
J'apporte, en ce moment, la douleur & les larmes.

PROUSAS.

Eh! bien donc avancez, vous ferez bien reçu.

SAINFORT, *à part.*

Ciel! fais qu'en mon projet je ne fois point déçu.

PROUSAS.

Mais ne venez-vous point par une douleur feinte
Infulter aux douleurs dont nous aimons l'atteinte?

SAINFORT, *d'un ton tragique.*

Des malheurs trop réels m'obligent à pleurer.

PROUSAS.

Faites-nous en donc part, mon cher, fans différer.

SAINFORT, *avec la plus grande douleur.*

Vous n'avez plus d'enfans!

PROUSAS.

Ah! trop malheureux pere!

SAINFORT, *toujours tragiquement.*

On vous a trop long-tems caché l'affreux myftere
De leur fort déplorable & fi peu mérité,
Vous allez, à la fin, favoir la vérité.
Je ne veux point parler de ceux dont une femme
Après neuf mois d'himen couronne notre flamme,
Vos malheurs, en ce cas, ne feroient pas fi grands,
Le ciel vous a ravi de bien plus chers enfans.

PROUSAS, *avec le cri de la douleur.*

Mes Drames!

SAINFORT.

Vainement dans une périphrafe

Que j'aurois ſu remplir de grands mots & d'emphaſe,
Je voulois renfermer cet horrible ſecret,
Vous en percez le voile.

PROUSAS.

O douleur ! O regret !
Enfans infortunés !..... Mais quelle main barbare
Terminant leur deſtin pour jamais m'en ſépare?

SAINFORT.

Depuis près de dix ans qu'ils étoient imprimés,
Au fonds d'une boutique étroitement fermés,
Ils n'avoient pas encor du jour vu la lumiere.
Vous eſpériez toujours que, rompant la barriere
Qui, depuis ſi long-tems, les cachoit à nos yeux,
En donnant quelque argent un lecteur curieux,
Les produiroit enfin à notre connoiſſance,
Pour jamais, à préſent, perdez cette eſpérance
Dont votre cœur de pere aimoit à ſe nourrir;
Un incendie affreux les a tous fait périr,
& dans les tourbillons d'une flamme ennemie,
Une ſeconde fois ils ont perdu la vie.

PROUSAS.

Courrons ! & nos ſecours......

SAINFORT, *l'arrêtant.*

Ils ſeroient ſuperflus,
Du Libraire déja la boutique n'eſt plus,

SOPHIE.

O disgrace !

SOMBREUSES.

O malheur !

PROUSAS, *tombant dans un fauteuil.*

O revers effroyable !
Revers si peu commun qu'à peine il est croyable !
Je conviens qu'il est bon par fois de s'attrister ;
Mais à de pareils coups on ne peut résister,
Il faut qu'on y succombe, & ce malheur extrême
Me va servir à faire un Drame de moi-même,
Un Drame épouvantable & dont certainement
Ma mort pourra bientôt hâter le dénoument.

DORIMENE.

Cette perte, après tout, n'est pas irréparable,
Ce n'est que du papier.

PROUSAS.

Mais il étoit payable
En beaux lauriers, ma sœur, par la postérité.

DORIMENE.

Puisque l'âge présent ne l'a pas escompté,
Croyez, je vous supplie, & sans le moindre doute,
Que la postérité vous eût fait banqueroute.

PROUSAS, *dans l'accablement.*

Hélas ! qui me l'eût dit, qu'un jour changeant d'objet
D'un Drame ténébreux je serois le sujet ?
Poursuivez mon ami.

SAINFORT.

J'ai vu tous ces chefs-d'œuvres
Qui, de l'affreuſe envie excitoient les couleuvres,
Je les ai vus en cendre. Apprenez que d'abord
La flamme a commencé par attaquer leur bord,
Mais, ô prodige heureux, qu'on ne ſauroit comprendre !
A vos écrits, Monſieur, elle ne pouvoit prendre.
Ils ne brûloient qu'à peine, & l'on eût dit qu'un Dieu
Les mettoit à couvert des atteintes du feu.

DORIMENE.

Des glaces de leur ſtyle eſt né ce beau prodige.

SOMBREUSES, *d'un ton flatteur.*

Des graces, dites-vous?

DORIMENE.

De leurs glaces, vous dis-je.

SAINFORT.

Voyant donc que ſur eux la flamme eſt ſans pouvoir,
De les en retirer je me mets en devoir,
Tout-à-coup elle gagne un Tome de Moliere
Qui, d'aſſez près, touchoit aux Œuvres de Voltaire;
Dans les productions de ces auteurs charmans
Dont l'eſprit tient beaucoup du roi des élémens
Trouvant une pâture en tout point digne d'elle
Bientôt elle nous montre une fureur nouvelle,
S'éleve, en pétillant, ſes tourbillons furtifs

Préſentent de l'éclair les éclats fugitifs,
Elle s'étend, s'augmente, à tout ſe communique,
Et bientôt en fournaiſe a changé la boutique.

DORIMENE, *d'un ton tragi-comique.*

Quel feu pouſſoient en l'air nos Drames en brulant?
Il étoit noir, ſans doute, ou d'un rouge ſanglant!

SAINFORT.

De leur Edition à moitié conſumée,
Il ſortoit beaucoup moins de feu que de fumée.
Deux fois cette derniere a failli m'étouffer,
De la flamme ſans elle on eût pu triompher,
Cependant j'ai ſauvé du nuage noirâtre,
Dont elle environnoit votre nombreux Théâtre,
Ces Drames dont le titre eſt déchiffrable encor.

(Il ſort de ſa poche deux Brochures à demi-brûlées qu'il donne à Prouſas.)

PROUSAS.

Ah! donnez: pourquoi donc me cacher ce tréſor?
(Il lit les titres.)
» Cartouche Repentant, Barbe Bleue & ſes
» Femmes «.
Ciel! que viens-je de lire?..... Ah! vous avez des
flammes
Sauvé mes deux chefs-d'œuvre.

SAINFORT.

Eh! bien: j'en ſuis ravi,
Très-fâché ſeulement qu'ils ſentent le rouſſi.

PROUSAS,

PROUSAS, *embraſſant les Brochures.*

Reſtes chers & ſacrés de ma triſte famille,
Que je vous baiſe encore!..... Approchez-vous ma fille;
Venez couvrir des pleurs dont vos yeux ſont trempés,
Vos freres malheureux à la flamme échappés.

DORIMENE, *à Sainfort.*

Allez auſſi pleurer ſur vos futurs beaux-freres.

PROUSAS.

Du coup qui me ravit les autres exemplaires
Sait-on quelle eſt la cauſe?

DORIMENE.

On dit de toute part
Que ce malheur n'eſt pas un effet du haſard.
On veut abſolument qu'au flambeau des furies
Un ennemi ſecret des Pièces rembrunies,
Ait, d'une main perfide, allumé le brandon
Qui, promenant le feu de rayon en rayon,
D'une tablette à l'autre & dévorant maint Tome,
A brûlé la maiſon du Libraire Pacome.
Tout cela n'eſt que vrai. Voici le merveilleux:
L'auteur de ce forfait n'eſt pas loin de ces lieux,
Et bientôt, s'il vous plait, vous pourrez le connoître.

PROUSAS.

Quoi! ſeroit-il un homme aſſez noir, aſſez traître,

Pour oser employer cet affreux guet-à-pens?

DORIMENE.

Il vouloit devenir célèbre à vos dépens.
Vos ennemis, Monsieur, n'ont pas d'autres mérites;
Dans la Littérature il est des hipocrites
Comme en tous les états; pour en être éclairci,
Avec attention, lisez ce billet-ci.

PROUSAS.

Me trompe-je, ma sœur, c'est à vous qu'on l'adresse.

DORIMENE, *montrant Sombreuses.*

C'est ainsi que Monsieur m'exprimoit sa tendresse,
Quand j'étois à Lyon. Par ce billet galant
Voyez quel cas il fait de votre heureux talent.

PROUSAS, *lisant.*

» Ainsi que vous je déteste ces Drames
» Qui font peur au lieu d'attendrir,
» Et que Prousas, malgré les Epigrammes,
» Chaque année, en ces lieux, se plaît à nous offrir.
» De ces sombres écrits où son talent déploie
» Tout ce que la Scène a d'horreurs.
» De tous ces enfans de douleurs,
» On feroit un beau feu de joie.
» Si le hazard jamais propice à mon desir
» Me conduisoit chez son Libraire,
» Pour me vanger de l'Auteur funéraire
» Je me donnerois ce plaisir.

(*A Sombreuſes.*)
Exécrable ſerpent dont le feu du tonnere
Déjà depuis long-tems eût dû purger la terre,
Monſtre que dans ces lieux les Enfers ont vomi,
J'allois faire de toi mon gendre & mon ami !

SOMBREUSES.

Quoi ! Monſieur, vous croyez !....

PROUSAS.

Mais, voyez l'impoſture !
Pourras-tu démentir ton ſeing, ton écriture?
Je les connois trop bien. Va : ſors de ma maiſon,
Hipocrite maudit, vrai gibier de priſon ;
Et puiſſes-tu ſubir un jour la deſtinée
Où ma poſtérité par toi fut condamnée.

DORIMENE.

Il vous en reſte encor deux tendres rejettons,
Grace à Monſieur Sainfort; & nous nous promettons
Que ſes ſoins généreux auront leur récompenſe.

PROUSAS.

Vous ne vous trompez pas. Depuis long-tems je penſe
Qu'il eſt de ma Sophie éperdument épris,
De ſon zèle ce ſoir elle ſeroit le prix ;
Si je ne ſoupçonnois, en la voyant rêveuſe,
Qu'elle a pris certain goût pour ce vilain Sombreuſe.

SAINFORT, *à part.*

Ah ! qu'un pareil ſoupçon me remplit de terreur?

(A Sophie.)

De grace, hâtez-vous de le tirer d'erreur !

DORIMENE, *malignement.*

Oui : ce front, qu'un brouillard obſcurcit de ſon ombre,
M'annonce que ma niece a donné dans le ſombre.
Et je crois en effet que l'homme de Lyon
A tant ſoit peu cauſé ce brouillard.

PROUSAS.

Tout de bon !

SOPHIE, *avec une ſorte de dépit.*

Eh ! ne voyez-vous pas que ma tante veut rire ?
Elle aime à s'égayer ma tante.

PROUSAS.

Il faut me dire
Enfin ce qu'il en eſt.

SOPHIE.

Mon père en tous les tems,
Vos deſirs me feront des ordres.

PROUSAS.

Je t'entends ;
C'eſt Sainfort qui te plaît.

SOPHIE.

Mon père......

PROUSAS.

Tout l'annonce.
Eh ! bien : je vous unis, moi, pour toute réponſe.

SAINFORT.

Que ne vous dois-je pas? .....

PROUSAS.

Toi, pour d'autres momens
Garde ta gratitude & tes remercimens.
Mes Drames ne sont plus; il est tems d'aller rendre
Le tribut de douleurs que l'on doit à leur cendre.

Fin du Troisième & Dernier Acte.

Lu & approuvé ce 8 Avril 1777.

DE SAUVIGNY.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer ce 9 Avril. 1777.

LENOIR.

De l'Imprimerie de D. C. COUTURIER pere,
aux Galleries du Louvre.